

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Pagination irrégulière.

- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

(====) L E (====)

# CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

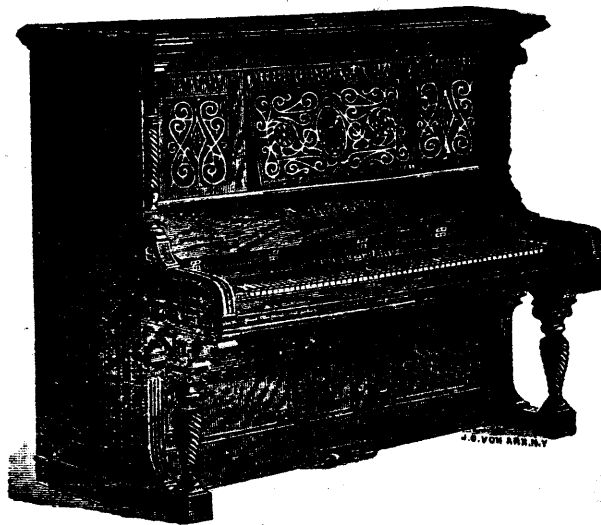
A. FILIATREULT, EDITEUR, BOITE P.O. 324, MONTREAL.

Vol. 1.

MARS 1890.

No. 3.

Adoptés aux Couvents de VILLA MARIA, SACRÉ-CŒUR (Manhattanville),  
 VILLA DE SALLES (Long Island), Couvent de SOREL, de la  
 CÔTE ST. PAUL, ACADEMIE ST. PATRICE, Etc. Au  
 COLLÈGE DE MONTRÉAL, RIGAUD, Etc. Au CABINET  
 DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTRÉAL.



**SOHMER**

Egalement adoptés aux principaux Théâtres, tels que : FIFTH AVENUE  
 THEATRE, de New York, COMEDY THEATRE, PARK THEATRE,  
 NEW PARK THEATRE, au JARDIN D'HIVER, enfin dans  
 tous les principaux Théâtres et SALLES DE  
 CONCERT d'Amérique.

Adoptés aux Conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, Vogt's Conservatory,  
 New-York College of Music, Etc., Etc.

Tous les connaisseurs s'accordent à dire que le PIANO SOHMER est le meilleur instrument du monde entier.

SEULS AGENTS

## LA VIGNE & LA JOIE,

MARCHANDS DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE,

**1657 RUE NOTRE-DAME, - - MONTREAL.**

# NOUVEAUTÉS MUSICALES.

## MUSIQUE VOCALE

(AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.)

PLUS D'AMOUR, PLUS DE ROSES, Prince Gustave de Suède, - - -	30 cents.
VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS (Poésie de Victor Hugo) - - -	40 "
DIS MOI, PETIT OISEAU, (Abt. - - - - -)	35 "

### VENANT DE PARAÎTRE

## 8 MÉLODIES

Musique de ERNEST LAVIGNE.

1.—L'ADIEU DU MATIN,—Poésie de ROCHE, - - - -	30 cents.
2.—LES HIRONDELLES,—Poésie de FLORIAN, - - - -	30 "
3.—JE T'AIMERAI, - - - - -	25 "
4.—CHANSON D'AMOUR,—Poésie de VICTOR HUGO, - - - -	30 "
5.—LA FLEUR DU SOUVENIR, - - - - -	50 "
6.—LA FONTAINE AUX PLAINTES,—Poésie de EMILE DESCHAMPS. - - - -	25 "
7.—SUZETTE ET SUZON,—(Chansonnette)—VICTOR HUGO, - - - -	25 "
8.—LE PETIT DOIGT DE LA MAMAN,—(Chansonnette pour les petits enfants.) - - - -	20 "

 **LES 8 REUNIES, Net - \$1.00.**

*Expédié franco sur réception du prix marqué.*

## MUSIQUE DE PIANO

Les morceaux suivants ont été exécutés avec un immense succès par "La Bande de la Cité" au PARC SOHMER.

AUX TROIS SUISSES—Polka. BONNECHOPE, - - - - -	25 cents.
VERT GAZON—Mazurka. BACHMANN, - - - - -	50 "
LA PETITE BAVARDE, ELLENBERG, - - - - -	50 "

 **LES 3 RÉUNIS, Net - \$1.00**

EXPÉDIÉS FRANCO.

**LAVIGNE & LAJOIE, Editeurs,**  
1657 rue Notre-Dame, - MONTREAL.

— ) L H ( —

# CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

Vol. I

MARS 1890

No. 3



Mme ROSITA JEMIN-PRUMK.

— LE —

# Canada Artistique

A. FILIATREAU, Editeur  
BOITE 324, B. P.

## SOMMAIRE

TEXTE:—Biographie: Mme Rosita Jehin-Prume — Hors du Canada: Roméo et Juliette — La Fermière — La Conversation: Aime-t-on à causer? — Les Journaux Franco-Américains — Boutade: L'É Muet — A nos lecteurs — Pour les dames: L'art à la maison — En Europe, 1819 — Bibliographie: Les livres nouveaux — Roman: Conquête, suite et fin.

MUSIQUE: Barcarolle: Venise Dort, Alfred D'Hack — Les Dominos Bleus, Polka.

PORTRAIT: Mme Rosita Jehin-Prume.

## BIOGRAPHIES

### Mme ROSITA JEHIN-PRUME

Il y a déjà neuf ans que Montréal tout entier est allé reconduire à sa dernière demeure la femme charmante et la brillante artiste qui fut Mme Jehin-Prume, et les souvenirs qu'elle a laissés vivent encore, palpitants et choyés, au fond du cœur de ceux qui l'ont tant aimée, — c'est-à-dire de tous ceux qui l'ont connue.

Rosita Del Vecchio était née à Montréal, le 15 décembre 1848, d'une famille bien connue par sa position et sa fortune. La fée qui présida à sa naissance lui avait donné un cœur vibrant, une intelligence d'élite, une beauté remarquable, — tout, excepté ce trésor, que n'apprécient pas assez ceux qui le possèdent — la santé. Elle fut toujours faible et délicate.

Mais, en revanche, quel esprit pétillant, quelle nature ardente et prime-sautière, quel cœur largement ouvert à tout ce qui est noble et beau!

Sa physionomie vive, expressive, sympathique, et le charme indéfinissable qui se dégagait de sa personne lui gagnaient toutes les affections. Douce et bonne pour chacun, elle n'avait que des amis et des admirateurs enthousiastes.

Sa mère, dont les funérailles eurent lieu le même jour, était la sœur de feu l'honorable juge Olivier, de Joliette.

La future diva fit son cours d'études au couvent du Sacré-Cœur, de Montréal, où elle fut la compagne et l'amie de cette autre artiste dont le Canada est si fier, Mme Albani.

A vingt ans, elle épousa l'éminent virtuose Fr. Jehin-Prume, natif de Spa, en Belgique.

Sa nature, qui l'avait faite la compagne d'un artiste, lui fit aussi embrasser la carrière artistique. Elle fut

successivement élève, de son mari d'abord, tout naturellement, puis de Wieart et de Lamperti.

Elle chanta en Belgique, en France et en Italie, toujours avec le plus grand succès.

A Nice surtout, elle fut tout un hiver la favorite du public. Gounod, qui habitait cette ville à la même époque, l'avait en particulière estime, et aimait à lui faire chanter ses romances.

C'était là son principal talent, la romance et la chansonnette. Elle disait toutes deux avec un brio, une expression et une grâce qui n'appartenaient qu'à elle.

Mais c'est en 1870, dans sa tournée d'Amérique avec Carlotta Patti, qu'elle mit le sceau à sa réputation. Jamais, non plus, le grand violoniste, son mari, ne remporta de succès plus complets que dans cette tournée réellement triomphale.

Tous les Montréalais ont encore à la mémoire la brillante interprétation que la jeune diva donna, en mai 1877, de la *Jeanne Darc* de Jules Barbier et Gounod.

Voici ce qu'en disait le *National* du temps :

“ Le rôle capital, celui de la chaste et incomparable héroïne qui sauva la France, autant par sa vertu sur-humaine que par sa valeur sur les champs de bataille, — rôle écrasant par sa grandeur et aussi par son étendue, car il remplit toute la pièce — le rôle de *Jeanne Darc* était tenu par Mme Prume. Celui-là, certes, n'a pas été sacrifié, et au moment où nous écrivons ces lignes tracées à la hâte, nous sommes encore sous le coup de l'impression profonde qu'il nous a causée.

“ Mme Prume en était à son début sur la scène, et jamais femme n'a débuté avec plus d'éclat. Cette interprétation révèle Mme Prume sous un nouvel aspect qui redouble l'admiration qu'elle s'est acquise depuis longtemps. On connaissait Mme Prume comme cantatrice séduisante, pleine de délicatesse et de goût, sachant souligner à propos le trait spirituel, moqueur ou badin, ayant fait du chant une étude spéciale, et possédant une méthode sûre de plaire et d'impressionner à la fois. Mais les plus sincères admirateurs de son talent n'auraient pas soupçonné chez elle des dispositions bien prononcées pour la tragédie, pour ce genre sombre et sévère, où il faut, pour réussir, plus que de la grâce et de l'esprit. Aujourd'hui, ils n'ont plus qu'à reconnaître qu'ils n'avaient pas assez présumé de ses forces et de la variété de ses aptitudes. L'épreuve est faite, et Mme Prume en sort avec gloire. Du premier coup, elle s'est révélée artiste, dans toute l'excellence et le charme du mot. Maintenant elle peut aspirer à atteindre tous les sommets de l'art, sans craindre ni chute, ni faiblesse.

Au dernier acte, elle a été sublime, elle a joué alors avec une force d'expression, une vérité de physiologie et d'attitude qui ont électrisé l'auditoire."

En 1880, Mme Prume eut non moins de succès dans le drame historique *Papineau*, de Fréchette, ainsi que dans *l'Exilé*, du même auteur. Le rôle de *Rose Laurier*, qu'elle créa dans cette occasion, lui valut une véritable ovation.

Hélas! ce fut son dernier succès.

Quelques mois plus tard, une cruelle maladie l'enlevait à l'amour des siens, et à l'affection enthousiaste de ses compatriotes; et toute la ville de Montréal voulut, par les démonstrations les plus spontanées de deuil et de sympathie, rendre un éclatant et suprême hommage à celle qu'elle avait tant applaudie, et qui avait été l'une des plus brillantes étoiles — et certes la plus aimée — de notre horizon artistique.

Jamais femme, au Canada, n'eut de pareilles obsèques.

Les poètes pleurèrent sur sa tombe, et la romance *Laissez-moi dormir*, que Fréchette composa sur les dernières paroles de celle qui avait été son amie de cœur, est particulièrement touchante.

SYLVAIN FOREST.

HORS DU CANADA

## ROMEO ET JULIETTE-LA FERMIERE

PARIS, le 22 février 1890.

MON CHER DIRECTEUR,

Dans ma dernière lettre, je vous signalais le succès de *Mirabelle* à l'Opéra-Comique; aujourd'hui je vous dirai qu'une autre œuvre du maître, *Roméo et Juliette*, tient depuis longtemps déjà la première place au Grand-Opéra.

Cette œuvre, venue après *Faust*, n'est certainement pas aussi populaire, ne porte pas d'une façon aussi complète sur le public en général, n'a pas enfin l'honneur, si peu désirable, de voir ses airs massacrés par les orgues de barbarie, les orphéons, et les bandes, mais elle n'en est pas moins un chef-d'œuvre. Dans aucune, autant que dans elle, le maître n'a su chanter l'amour, n'a rendu avec un sentiment plus vrai l'éveil de deux cœurs, la fusion de deux âmes. On a dit que *Roméo et Juliette* n'était du commencement à la fin qu'un long duo d'amour. Il y a du vrai dans cette assertion; mais pourrait-il en être autrement? En dehors, en effet, de l'amour de *Roméo et Juliette*, qu'y a-t-il d'intéressant dans cet épisode de la rivalité des Capulets et des Montaigus; que nous font ces dissensions et les haines de ces deux familles?

Elles sont trop loin de nous, nous ne les comprenons pas. Mais, au contraire, la rencontre de ces deux beaux enfants qui amène bien vite, malgré la haine des leurs, l'amour dans ces deux jeunes cœurs; puis cet amour traversé par tant de tourments et se terminant enfin par la mort la plus cruelle; cela a été vécu, cela est humain, et par conséquent fait toujours naître l'émotion.

Juliette, c'est Mme Melba; elle rend le rôle avec une grande fraîcheur, un exquis sentiment, presque la perfection. C'est l'avis de tous ceux qui l'ont entendue; c'est surtout l'impression des abonnés de l'Opéra — gens difficiles à séduire, et d'habitude peu enthousiastes — car ils ont prié Mme Melba, qui devait prendre un congé, de le retarder de quelques jours pour chanter quelques fois encore le rôle de Juliette. Jean de Reske chante Roméo; ce rôle convient de tout point à son talent, à sa voix fraîche et pure, et à la distinction de son physique.

\*\*\*

Après *Claudie et François de Champi*, ces drames villageois de George Sand, merveilles de coloris rustique et de sensibilité pénétrante, le drame villageois n'avait plus guère reparu au théâtre; c'est donc presque une surprise que d'avoir vu dernièrement la *Fermière* à l'Ambigu, drame en cinq actes de MM. A. d'Artois et H. Pagat.

C'est dans la ferme de Vauciennes que se passe l'action, et Mlle Catherine Mathey, la fermière, quoiqu'ayant passé la trentaine, n'entend nullement coiffer Ste Catherine. Elle a pour faire prospérer son domaine un brave garçon, Hubert, qui lui a déjà rendu d'autant plus de services qu'il en est follement épris. Mais la fermière ne le paie pas de retour, car elle aime Jean Parmentier, fils d'un usurier du village et clerc de notaire. Jean n'a d'yeux que pour Brigitte, la jeune sœur de Catherine.

La rivalité des deux sœurs forme le nœud du drame et amène de dramatiques incidents, au bout desquels Catherine, devenue riche par suite d'un héritage, dote sa sœur, qui peut alors épouser Jean Parmentier, tandis qu'elle-même, ne gardant que la ferme, se marie avec Hubert.

Le succès de la "*Fermière*" a été aussi considérable que mérité; quelques scènes remarquables ont grandement impressionné les spectateurs.

C'est d'abord un duel au sabre entre Hubert et Jidor, tous deux anciens soldats, qui aboutit à un corps à corps jusqu'à ce que Jidor, fou de rage, frappe Hubert d'un coup de poignard à l'épaule. Ce duel, reproduit avec une effrayante réalité, grâce au jeu convaincu des acteurs, a été le premier clou de la soirée.

Vient ensuite l'acte du Pré Fourchu, où le père de Jean Parmentier vient de demander un sortilège au vieux sorcier, pour empoisonner Brigitte. Eclairé par un rayon de lune, et par "la pâle clarté qui tombe des étoiles," ce pré est d'un pittoresque achevé, et les consultations nocturnes qu'y donne le sorcier font songer à la lande des sorcières de *Macbeth*.

Enfin, dans le dernier tableau, quand Jean reproche à son père d'avoir voulu empoisonner sa fiancée, l'arrivée d'un gendarme produit un coup de théâtre d'un grand effet. Le gendarme pose la main sur l'épaule du père; celui-ci se retourne et, en l'apercevant, il prend peur, ses jambes flageolent sous lui, et c'est avec une joie fébrile qu'il s'aperçoit que le gendarme ne venait pas le conduire en prison, mais simplement lui faire une visite d'ami. Cette scène muette, où la situation parle aux yeux, non moins qu'aux nerfs, a enlevé la salle qui a éclaté en applaudissements.

Ce drame est joué avec un admirable talent par la plupart des artistes.

Les décors et la mise en scène sont merveilleux. Au tableau de la "*foaison*," la scène est couverte de vrai foin, dont l'odeur exquise faisait une heureuse concurrence au *new-mown-hay* des spectatrices. La cour de la ferme, avec son étable où s'entassent de vrais moutons, harcelés par un vrai chien de berger tout noir, et enfin deux magnifiques bœufs attachés qui traînent le char de la récolte, au haut duquel se trouve une jolie fillette, qui s'abrite sous un grand parapluie rouge contre un véritable orage de vraie grêle.

\*\*\*

Des pièces nouvellement jouées au commencement du mois, rien à vous dire; ce sont de vraies éphémères, écrites pour un public spécial de parisiens, et qui, pour la plupart, ne touchent que bien peu à l'art dramatique.

Destinées à divertir, à faire rire, tout en aidant à la digestion d'un bon dîner, loin de Paris, elles n'ont aucune signification, et sont à peine comprises; nous n'en parlerons donc pas.

\*\*\*

On ne peut pas dire que les entreprises théâtrales soient toujours de mauvaises affaires, voyez plutôt le théâtre du Palais-Royal.

Il y a quelques jours a été tenue la réunion annuelle des actionnaires pour la reddition des comptes de l'exercice 1889. Les recettes de l'année à cet heureux théâtre se sont élevées à plus d'un million. Les actionnaires du Palais Royal toucheront par conséquent un gros bénéfice, et, comme on peut le penser, ils se sont retirés très satisfaits.

Pour terminer ma lettre, voulez-vous, mon cher directeur, que je vous parle des modes nouvelles.

C'est surtout dans les théâtres, les soirs de premières, que se déploie l'élégance de nos parisiennes et que la mode commence à se fixer. Cette excursion en dehors des matières que j'ai l'habitude de traiter dans votre journal ne sera peut-être pas très goûtée par vos abonnés du sexe fort, mais elle intéressera sans nul doute vos aimables lectrices, et c'est de leur plaisir qu'il m'importe le plus.

Voici le printemps qui s'avance, et avec lui les nuances claires font leur apparition. Toute la gamme des couleurs est mise à contribution; le vieux rose, le vert pâle, le bleu chatoyant, le jaune dans toutes ses teintes dominant dans les nouveaux costumes, se marient, et se font mutuellement valoir.

Le noir n'en reste pas moins très bien porté, et conserve toujours les sympathies des véritables élégantes; rien n'est joli, seyant et distingué comme une robe en crêpe de Chine noir, avec garniture de jais et de perles. Faites sur le modèle des fourreaux du premier empire, avec une traîne majestueuse, ces robes de crêpe de Chine noir font fureur dans les dîners et dans les concerts.

Pour la rue, le grand manteau, que la température radoucie ne permet plus de porter, est remplacé par une veste très collante qui donne une grâce toute particulière à la toilette, par l'addition d'une chemisette ou d'un jabot, et par les passementeries aux couleurs vives et chatoyantes qui lui servent d'ornements. Souvent ces vestes ou jaquettes ont le col Médicis, montant par derrière et de côté; c'est chaud, et en même temps très élégant — deux qualités que prisent fort nos parisiennes.

La fantaisie s'en donne à cœur joie pour les chapeaux, tout en restant cependant dans le bon goût; c'est la qualité maîtresse de nos modistes. Voici un grand chapeau de feutre gris; le fond est en velours collé émeraude; sur la passe s'étale une traîne d'églantine de velours et de boutons de rose soufre. C'est tout-à-fait joli; mais comme il faut avoir le coup-d'œil sûr pour oser aventurer tous ces tons sur la petite surface d'un chapeau!

La petite toque assortie au costume, posée très arriérée pour former capote par devant, est très bien portée pour la rue et les visites intimes; elle donne à la femme un petit air dégagé et beaucoup de cachet.

Mais on ne s'habille pas seulement pour la rue et pour le théâtre; il faut aussi songer aux vêtements d'intérieur, à ces robes de chambre, à ces peignoirs dans lesquels la rêverie est si douce, le *far niente* si irrésistible. On les fait généralement forme princesse

tantôt boutonnées hermétiquement, tantôt négligemment ouverts sur une sous-jupe de surah, de foulard, de crêpe de chine.

La lingerie est encore l'article auquel toute élégante, porte la plus grande attention. "Tant vaut le dessous, tant vaut la femme," a dit un écrivain; nos parisiennes ont complètement adopté cet axiome; aussi la lingerie a-t-elle créé des merveilles de bon goût.

Le grand chic, la suprême élégance, quand les bas de soie ne sont pas de la même couleur que la robe, est de les assortir à la nuance des fleurs ou des ornements qui couvrent la toilette. Nos mondaines tiennent les unes pour les bas noirs, les autres pour les bas roses, qui vont à peu près avec les couleurs diverses; mais toutes veulent que leurs bas soient brodés soit sur la jambe, soit sur les coins.

MARCEL B.

#### LA CONVERSATION

### AIME-T-ON A CAUSER ?

Serait-elle donc vraie, cette critique que l'homme a depuis si longtemps jetée en hommage aux pieds de la femme, en lui reprochant le trop grand usage de sa langue? Il est pourtant certain que les trois-quarts d'entre elles ne s'en servent que pour bavarder et non causer.

Qu'est-ce que causer et comment apprendre à causer?

La causerie suppose tout d'abord une connaissance assez étendue du mouvement intellectuel autour de nous, soit dans les arts, soit dans les sciences. Elle exige que la raison et le jugement soient suffisamment développés pour pouvoir discerner le bon, le beau et l'agréable, des vulgaires lieux-communs. Le bavardage, lui, n'est-il pas à l'apogée de sa gloire lorsqu'il produit un commérage bien combiné, revu et augmenté? Ah! je sais, me dira une adepte de ce dernier genre, il faut devenir bas-bleu. Pas du tout, et le superbe argument ne cache au fond que l'excuse du vide d'un cerveau, vide causé par l'insignifiance des idées. Qu'importe que l'on fasse partie de la catégorie du bas d'azur, si tant est qu'une femme ne puisse être sérieuse sans y être enrôlé, lorsqu'en ne négligeant aucun de ses devoirs réels elle consacre le reste du temps à des lectures solides autant qu'intéressantes, préparées par de bonnes études et mûries par la réflexion.

Ce n'est que par la lecture, mais, bien entendu, la lecture sérieuse, et non celle de la plupart des romans, nous transportant au pays de l'absurde, où l'on admire nuages verts sur paysages roses, que vous vous

initiez aux secrets d'une bonne conversation. Dites-moi, est-il charme comparable à celui d'une causerie à deux? Echange d'idées, diversité d'opinions, calme de l'un comme contraste à la vivacité de l'autre, et ainsi les heures passent animées, joyeuses; le regret du charme rompu trop tôt, comme toute jouissance d'ici-bas, n'est amoindri que par l'espoir du plaisir renouvelé. Mais ne puis-je donc ici jeter un grain de sentimentalisme, certaine que je suis que la causerie le fera germer en un dénoûment heureux?

La surprise que l'on éprouve, en retrouvant chez un autre les sœurs des idées écloses sous votre cerveau, se change bientôt en sympathie, reconnaissant que l'on est de trouver une réponse aux questions que l'imagination, faculté parfois tyrannique, vous pose à propos de tout et de rien. Va-t-on s'arrêter en si beau chemin? Allons donc! La sympathie, gravissant un échelon, prend le nom d'amitié pour cet autre vous-même, en qui vous vous retrouvez avec complaisance. Mais un beau jour, vous vous demandez pourquoi cette causerie hebdomadaire ne deviendrait-elle pas la conversation quotidienne, et après mille fioritures sur ce thème de l'amour, toujours beau, toujours nouveau, malgré son âge avancé, vous sonnez tambours et trompettes, pour annoncer au voisinage "une femme de plus et un homme de moins." Cette définition du mariage vous plaît-elle? Pour moi, qui l'ai cueillie dans un bouquet de pensées au délicat parfum, elle m'a simplement ravi. Je la dépose, en guise de remerciement, aux pieds de messieurs nos acharnés critiques, les priant de ne pas jeter leur langue aux chiens, en désespoir de ne pouvoir connaître si gentille bouquetière.

HERMINE.

### Les Journaux Franco-Américains

Au moment où, dans le Canada, on fait tout pour détruire la langue française, il nous fait plaisir de constater que, dans la république voisine, où l'on comprend parfaitement la signification du mot LIBERTÉ, les journaux français prennent de l'extension, preuve évidente de la vitalité de la race canadienne française.

Ainsi l'*Union*, de Lovell, Mass., annonce que bientôt elle publiera une édition semi-hebdomadaire, et une édition du "dimanche."

Nous offrons les félicitations les plus sincères à l'*Union*, et lui souhaitons longue vie et prospérité. Elle les mérite certainement, et tous nos compatriotes qui ont des parents et des amis dans les centres canadiens de l'est devraient se faire un devoir de recevoir cette intéressante publication.



L E

# Canada Artistique

1657 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Boite 324, B. P.

## COLLABORATEURS

Louis Fréchette, Benjamin Sulte, Alphonse Lusignan, Madame Raoul Dandurand, Napoléon Legendre, N. Faucher de Saint-Maurice, Dr. Tancred Trudel, Ernest Lavigne, M. Vidal. Secrétaire de la rédaction, A. Filiatreault.

## BOUTADE

### L'E MUET

Un marchand de son en démenche  
Sa marchandise remuait ;  
Il cherchait l'air d'une romance  
Pour un ténor sourd et muet.  
Devant une rime en souffrance  
Son front pâlisait et muait.  
Cette rime, étant le mot France,  
Se terminait par l'E muet.

—Précisément, cette finale  
Juste sous ma note émue est,  
Dit-il ; ô syllabe infernale !  
Lettre que mon cœur ému hait !  
Jadis, la charmante Elodie,  
Quand je chantais *je t'aime*, huait  
Le chanteur et sa mélodie.—  
Moi je faisait un nez.... muet

Elle avait bien raison, dit Sulte,  
Euh ! Vous n'aimiez donc qu'à regret ?  
Je t'aime *euh, euh* ! c'est une insulte.  
Euh ! euh ! vous étiez indiscret.  
Euh ! euh ! J'en ai la chair de poule.  
Pourquoi votre gosier fluet,  
Pond-il tous ces *euh*s pour la foule  
En prolongeant un nez muet ?

L'E muet, répond Lavallée,  
Est le *tremolo* des amours,  
On l'a fermé dans la vallée  
Où la Garonne suit son cours :  
*Jé t'aime* se dit à Toulouse ;  
En Gascogne, sans E muet,  
La jeune fille au rang d'épouse  
Aspire et souvent promue est.

L'E fermé ferme de la sorte  
La bouche aux tendres jouvenceaux  
Que la fureur des *euh*s transporte  
Au point qu'ils font peur aux oiseaux.  
Laissons les hôtés des bocages  
Nous fabriquer des œufs parfaits,  
Et transformons sur cent visages,  
Cent trompettes en nez muets.

RÉMI TREMBLAY.

Montréal, 24 Janvier 1890.

## A NOS LECTEURS

La livraison de mars du CANADA ARTISTIQUE vous est présentée aujourd'hui, mesdames et messieurs, avec les remerciements de l'éditeur, qui avoue, en toute sincérité, être surpris de l'accueil fait à cette revue.

Tout en espérant que le public canadien-français verrait avec plaisir l'avènement d'un journal publié dans l'intérêt exclusif de la littérature et des beaux-arts, nous étions loin de nous attendre aux témoignages spontanés de sympathie et de bonne amitié qui nous ont été adressés de toutes les parties du pays, et des centres canadiens des Etats-Unis. Nous en laissons toute la gloire à nos vaillants collaborateurs, dont le talent s'impose.

Il y a cependant quelques réserves à faire. Il existe encore dans certains milieux une apathie, disons le mot, une horreur pour toute lecture qui ne traite pas de politique, de chiffres et de scandales, qu'il faudrait secouer au plus tôt. Cette apathie était plus prononcée il y a quelques années ; et nous sommes heureux de constater qu'elle tend à disparaître de jour en jour, à mesure que l'éducation se développe, et que le goût s'épure. Espérons que dans quelques années il y aura place au Canada pour plusieurs revues purement littéraires.

Nous publions le CANADA ARTISTIQUE dans le but de fournir des exemples aux jeunes, afin qu'ils ne soient pas obligés d'avoir uniquement recours aux publications de la France pour former leur style et apprendre à écrire. Personne plus que nous n'admire cette inimitable littérature de nos frères d'Europe ; cependant que nos futures écrivains ne l'oublient pas, nous avons parmi nous déjà des écrivains dont nous devons être fiers.

Parmi les historiens : Garneau, Sulte, et les abbés Ferland, Casgrain et Tanguay ; L. O. David, E. Lareau, J. E. Roy, Gauvreau, P. Dionne, Joseph Tassé, etc.

Parmi les poètes : Fréchette, J. A. Poisson, G. F. Marchand, N. Legendre, le *ciseleur* du Canada, Pamphile Lemay, Chauveau ; Crémasie, Rémi Tremblay, Gonzalve Désaulniers, W. Chapman, Ernest Tremblay, etc.

Les romanciers : Marmette, le Juge Routhier, de Boucherville, A. de Gaspé, V. E. Dick, Pamphile Lemay, H. Beaugrand, N. Bourassa, Rémi Tremblay, etc.

Parmi les chroniqueurs, Buies, Lusignan, Faucher de Saint-Maurice, Fréchette, Napoléon Legendre, le Juge Routhier, etc.

Les chansonniers : Eizéar Labelle, Rémi Tremblay et Blain de Saint-Aubin,

Ils devront aussi se rappeler qu'ils ont hérité du génie de leurs aïeux ; que le talent ne manque pas ici ; et que si plusieurs de nos écrivains ont obtenu des témoignages flatteurs des sommités européennes, il n'y a aucune raison pour empêcher ceux qui poussent aujourd'hui de porter haut et ferme le nom canadien-français et de conserver intact et sans alliage le plus précieux héritage que nous ont légué nos pères : notre langue, la plus belle entre toutes.

C'est en lisant les œuvres des écrivains français et canadiens, en imitant *leur faire*, que la langue française sera conservée parmi nous. Il nous semble que le moment est bien choisi pour rappeler aux Canadiens le devoir qui leur incombe. Il est inutile de mentionner le débat qui vient d'avoir lieu aux Communes, il est présent à la mémoire de tous les bons patriotes et se passe de commentaires.

Un fait tout à l'honneur des jeunes filles et femmes canadiennes, est que, en dépit de leur éducation non dirigée vers la littérature, il en est qui ont percé et sont devenues de véritables écrivains. Le nom de madame Raoul Dandurand trouve ici sa place, tout naturellement.

Nous publions dans ce numéro une causerie qui nous est adressée par une aimable correspondante ; elle ne dit pas son nom, malheureusement. C'est trop de modestie, Mademoiselle.

Nous avons l'intention de tenir notre œuvre à la hauteur où nous l'avons placée, et tous les efforts possibles seront faits pour obtenir ce résultat. Les difficultés inhérentes à la publication d'un journal, quel qu'il soit, n'apparaissent pas à la surface, et sont inconnues aux gens qui ne sont pas du métier. Nous avons surmonté ces premières difficultés, et avec votre bienveillant concours, nous espérons pouvoir rendre le CANADA ARTISTIQUE non seulement utile, mais indispensable.

A. FILIATREAU.

— LE —

## Canada Artistique

1857 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Boîte, 324. B. P.

Le CANADA ARTISTIQUE est une publication mensuelle spécialement dévouée à la musique, aux beaux arts et à la littérature.

Le prix de l'abonnement est de \$3.00 par année.

Chaque numéro contient huit pages de musique gravée et 16 pages de texte.

Un numéro échantillon sera envoyé à toutes les personnes qui nous enverront 25 cents.

Les chanteurs et instrumentistes sont priés d'envoyer leur adresse à l'éditeur du CANADA ARTISTIQUE. Lorsqu'il se présentera des engagements, on les leur fera parvenir, sans délai.

POUR LES DAMES

## L'ART A LA MAISON

Aujourd'hui, Mesdames, j'entreprends bien carrément une petite incursion sur votre véritable domaine.

Dans mon dernier article, j'ai parlé de l'extérieur de la maison ; je franchis la porte du sanctuaire, et me voilà tout-à-fait chez vous.

Soyez tranquilles, je ne vous flatterai pas, — c'est totalement en dehors de mes habitudes, — mais je ferai mon possible pour ne pas commettre trop d'indiscrétions.

Nous avons dit une maison bourgeoise ; la première venue ; bien.

Mes compliments, d'abord, sur l'antichambre.

— Quoi ?

— Sur l'antichambre, sur ce qu'on appelle ici, on n'a jamais pu savoir pourquoi, le *passage* ou l'*entrée*. Disons le vestibule, si vous aimez mieux.

Une patère...

— Quoi ?

— Une patère, ou un *porte-chapeau*, un *stand*, si vous voulez, puisqu'il faut se faire comprendre. Une patère, avec glace, brosse à hardes, brosse à chapeaux, bon.

Une petite table, une chaise en bois ; parfait. Tout cela est nécessaire.

Rien de plus incommode que de ne pas savoir où s'asseoir pour passer ses claques ou ses galoches.

Le porte-parapluie est de rigueur aussi ; mais comme il fait généralement partie de la patère moderne, il est à peu près superflu d'en parler.

Dans nos maisons de Montréal et de Québec, l'antichambre a pour accessoire quasi inévitable l'escalier qui conduit à l'étage supérieur.

Est-il besoin de dire que cet escalier doit être tapissé dans le même goût et dans les mêmes nuances que l'antichambre elle-même ? Étant donné qu'il est de mode maintenant — je ne sais pas si c'est un progrès — de remplacer par un tapis le frais linoléum d'autrefois, qui convenait si bien à cette partie de la maison.

Par parenthèse, mon aimable amie, quand il s'agit de linoléum, ne dites donc jamais un *prélat*, et encore moins un *prélat*.

Un *prélat* est un dignitaire ecclésiastique, et un *prélat* est une toile goudronnée dont on couvre les marchandises sur les quais et sur le pont des navires, pour les abriter contre le mauvais temps.

Que l'on soit chez des gens riches, ou simplement à leur aise, l'antichambre est naturellement la pièce la plus sobrement ornée de toute la maison.

Il faut, cependant, éviter une nudité trop crue.

Une statuette, un tableau, une tête de chevreuil, un bois d'original, un trophée de chasse, une panoplie, sont généralement d'un excellent effet.

Pas d'encombrement surtout.

Tenture sévère. Mais pas d'imitation de marbre, je vous en prie. Tout ce qui est imitation ne vaut pas grand'chose, et ce qui est invraisemblable ne vaut rien.

J'appelle tenture, papier-tenture, ce qu'on nomme en canayen *tapisserie*, j'ai la manie de vouloir parler français; c'est mon défaut. Il faut me le pardonner.

Mais passons.

Oui, passons à un détail important.

Sur la table dont je parlais plus haut, j'aperçois un petit plateau, disons une corbeille, où se confondent pêle-mêle les cartes de visite du jour au lendemain. Très bien.

Certaines personnes étalent ces cartes de visite — à l'année, s'il vous plaît — sur une table de leur salon.

Elles ont tort. Les cartes de visite ne sont pas des ornements; et les gens qui viennent chez vous n'ont pas besoin de cela pour connaître le nombre de vos relations distinguées.

Au surplus, si jamais vous portez la main sur une corbeille de cartes de visite exposées dans un salon, vous remarquerez toujours, sur le dessus — c'est infailible — le nom de personnes plus ou moins marquantes. Nul besoin d'aller au fond, vous ne trouveriez que le menu fretin. C'est là un de ces phénomènes dont il n'est aucunement besoin de se demander la raison.

Non, Mesdames, point de ces exhibitions. Elles sont puérides, et n'imposent à personne. Elles font sourire les gens, voilà tout.

Que voulez-vous, on reconnaît souvent ses propres faiblesses dans les faiblesses d'autrui. Que cela serve au moins à nous corriger!

Il y a beaucoup à dire sur les cartes de visite.

Or, comme cela n'est pas une des choses les moins importantes au point de vue de *l'art à la maison*, si nous nous arrêtons un peu pour passer votre corbeille en revue! Vous permettez?

Prenons sans choisir, au hasard.

Papier glacé: mauvais goût.

Doré sur tranche: très mauvais goût.

Dentelé avec des fioritures; horreur!

C'est rare, mais il s'en trouve,

J'en ai vu avec de petits oiseaux dessinés sur les coins:

Après cela, il faut tirer l'échelle.

Est-il besoin de dire que la carte de visite doit être de bonne grandeur, de papier fort et mat, et sur-

tout sans la moindre ornementation? C'est par trop élémentaire.

Poursuivons notre examen, voyons:

*Monsieur Anatole Portelance.*

Pourquoi pas *Anatole Portelance* tout court?

Quand on a l'inestimable avantage d'appartenir au sexe aimable, je comprends qu'il faille mettre *Madame* ou *Mademoiselle*, pour distinguer la jeune fille de la femme mariée. Mais quand on a le malheur de porter de la barbe, il faut se laisser donner du *Monsieur*, autant que possible, par les autres.

Entre nous, ce monsieur-là aurait dû se retrancher le *Monsieur*, et mettre son adresse à la place.

Il faut un joli toupet, qu'on me permette de le dire pour se figurer que son adresse est chose tellement sérieuse qu'elle ne puisse être ignorée de personne.

Et pourtant — j'en sais quelque chose — il vous arrive assez souvent des cartes de tout jeunes gens, sans seulement long comme ça d'adresse.

Tout comme s'ils étaient le grand Turc, ou le prince de Bismark.

Vous voulez leur rendre courtoisie pour courtoisie, pas moyen.

Vous cherchez dans le bottin, le nom n'y est pas.

Que faire alors? Vous ne pouvez pourtant pas deviner.

Tenez, en passant, un conseil à mes congénères du même misérable sexe que moi:

Si vous n'êtes pas le lieutenant-gouverneur, le premier ministre, le président de la Chambre, ou l'évêque, ou tout autre personnage si exceptionnellement perché que tout le monde soit sensé connaître votre perchoir, mettez tout bonnement votre adresse sur votre carte, allez! C'est moins prétentieux de la part de celui qui la présente, et beaucoup plus commode pour celui qui la reçoit.

Et cela épargnera peut-être à quelque brave homme le désagrément d'apprendre, un bon matin, qu'un imbécile a dit de lui: — "C'est un mal appris; je lui ai porté ma carte, et il ne m'a jamais rendu ma visite."

Bon! ici — comme compensation, je suppose — Madame une telle, telle rue, tel numéro.

Le monde renversé!

Écoutez ceci, mes jolies compatriotes du sexe féminin:

Au contraire de l'homme, cet être sans principes, une dame ne doit jamais mettre son adresse sur sa carte de visite.

Cela est réservé pour les dames d'une certaine espèce. La carte de visite devient alors une carte d'affaires.

Combien de dames bien élevées, intelligentes et haut placées ne péchent-elles pas sur ce point! Man-

# LES DOMINOS BLEUS

POLKA CARNAVALESQUE

ÉMILE TAVAN

Mouv<sup>t</sup> de Polka.

Piano.

The first system of the musical score is for piano. It consists of two staves, treble and bass clef, in 2/4 time. The music begins with a forte (*f*) dynamic. The right hand features a series of chords and eighth-note patterns, while the left hand provides a steady bass line with eighth notes. There are several accents and slurs throughout the system.

POLKA.

The second system of the musical score is for polka. It consists of two staves, treble and bass clef, in 2/4 time. The music begins with a mezzo-forte (*mf*) dynamic and is marked *grazioso*. The right hand has a more melodic line with slurs and accents, while the left hand continues with a rhythmic bass line. There are triplets and slurs in the right hand.

The third system of the musical score continues the polka. It consists of two staves, treble and bass clef, in 2/4 time. The dynamics fluctuate between *mf* and *f*. The right hand features several triplets and slurs, while the left hand maintains a consistent bass line. There are accents and slurs throughout the system.

The fourth system of the musical score concludes the piece. It consists of two staves, treble and bass clef, in 2/4 time. The music is marked *cresc.* (crescendo). The right hand has several triplets and slurs, while the left hand continues with a rhythmic bass line. There are accents and slurs throughout the system.

First system of a musical score in G major. The right hand features a melodic line with eighth notes and quarter notes, while the left hand plays a steady accompaniment of chords. Dynamics include *f* (forte) and *mf* (mezzo-forte). There are some markings in the right hand, possibly *v* for vibrato.

Second system of the musical score. The right hand continues with a melodic line, and the left hand provides harmonic support. Dynamics include *cresc.* (crescendo) and *f* (forte). There are some markings in the right hand, possibly *^* for accents.

Third system of the musical score. The right hand continues with a melodic line, and the left hand provides harmonic support. Dynamics include *mf* (mezzo-forte) and *cresc.* (crescendo).

Fourth system of the musical score, featuring first and second endings. The first ending is marked *1<sup>a</sup>* and the second ending is marked *2<sup>a</sup>*. The right hand has a melodic line with eighth notes, and the left hand has a steady accompaniment. Dynamics include *mf* (mezzo-forte).

Fifth system of the musical score. The right hand features a melodic line with triplets and accents. The left hand provides harmonic support. Dynamics include *f* (forte) and *mf* (mezzo-forte).

First system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The treble staff features a melodic line with eighth and sixteenth notes, including a triplet of eighth notes in the final measure. The bass staff provides a harmonic accompaniment with chords and moving lines.

Second system of musical notation, continuing the piece. It features a treble staff with a melodic line and a bass staff with a harmonic accompaniment. Triplet markings are present in the treble staff.

**TRIO.**

Third system of musical notation, the beginning of the Trio section. It features a treble staff with a melodic line and a bass staff with a harmonic accompaniment. The key signature changes to one flat.

Fourth system of musical notation, continuing the Trio section. It features a treble staff with a melodic line and a bass staff with a harmonic accompaniment. A dynamic marking of *ff* (fortissimo) is present in the bass staff.

Fifth system of musical notation, continuing the Trio section. It features a treble staff with a melodic line and a bass staff with a harmonic accompaniment. A dynamic marking of *ff* (fortissimo) is present in the bass staff.

*staccato.*

*p* *mf*

*cresc.*

*mf*

*cresc.* *mf*

*cresc.*

*cresc.*

8

*ff*

*ff*

8

*mf*

D.C.  
ad lib.

This system contains the first two staves of music. The upper staff features a melodic line with eighth notes and some grace notes. The lower staff provides a harmonic accompaniment with chords and moving lines. A first ending bracket is shown above the first few measures. The dynamic marking *mf* is present. The system concludes with the instruction "D.C. ad lib." and a repeat sign.

**CODA.**

*grazioso.*

*f*

This system begins the CODA section. The upper staff has a more rhythmic, eighth-note melody. The lower staff continues with accompaniment. The dynamic marking *grazioso.* is written above the first measure, and *f* appears later in the system.

*f* *mf* *cresc.*

This system continues the CODA. It features several triplet markings in the upper staff. The dynamic markings *f*, *mf*, and *cresc.* are distributed across the system.

8

This system continues the CODA. It features several triplet markings in the upper staff. A first ending bracket is shown above the final measures. The dynamic marking *mf* is present.

8

*presses.*  
*mf*

This system continues the CODA. It features several triplet markings in the upper staff. The dynamic marking *presses. mf* is present. A first ending bracket is shown above the final measures.

*f*

This system concludes the CODA. It features several triplet markings in the upper staff. The dynamic marking *f* is present. The system ends with a final cadence.



# VENISE DORT

BARCAROLLE

Paroles de  
RÉNÉ de S<sup>T</sup> PREST

Musique de  
ALFRED D'HACK

*Allegro vivo.*

*piano.*

*f p f p mf*

*p* 1<sup>er</sup> COUPLET

Ve-ni - se dort

*mf p mf p*

au sein des la - mes, Le Li-do semble som-meil-ler; On n'en-tend que le bruit des

*mf*

ra - mes Et la chan-son du gon-do - lier. Dans la mer som - bre les é - toi - les

*mf p*

S'al - tu - ment com-me des fa - lots, Et la lu - ne écartant ses voi-les D'un sou-

REFRAIN  
*leggiero*

-ri-re ar-gente les f'lots,..... les f'lots. A ton bal-con, ma bel-le,

Viens bril-ler a ton tour; Cet-te voix qui s'ap-pel-le C'est la plain-

-te e-ter-nel - - - - - le..... De l'a-mour,

de l'a-mour, de..... l'a-mour!

Pour Finir

Allegro.

*p*

1<sup>ER</sup> COUPLET

Ve-ni - se dort au sein des la - mes, Le Li-do sem-ble som-meil - ler;

On n'en-tend que le bruit des ra - mes Et la chan - son du gon-do - lier.

Dans la mer som-bre les é - toi - les S'al - lu - ment com-me des fa - lots,

Et la lu - ne, é-car-tant ses voi - les, D'un sou - ri - re ar-gen-te les flots..... les flots.

REFRAIN.  
*leggiero.*

A ton bal-con, ma bel - le, Viens briller à ton tour; Cet - te voix qui t'ap-pelle C'est la plain.

-te é - ter-nel - - - - - le De l'a-mour, de l'a-mour, de l'a - mour!

2<sup>ES</sup> COUPLET

C'est l'heu-re où les gon-do-les bru-nes Ber-cent les cou-ples a - mou-reux,

L'heu-re où la bri-se des la - gu - nes Em - por - te des sous a - mou - reux;

C'est l'heu-re où des rê-ves de ro - ses En - dor - ment tu-teurs et ja - loux,

Ouvre toi donc, fe - nè - tre cie - se; Beaux yeux fer-més, ré-veil - lez vous, ré-veil - lez vous!

3<sup>ES</sup> COUPLET

Pen-dant que, pour u - ne cru-el - le, Le gon-do - lier char-mait Fé - cho;

El - le dan - sait la fa - ren-tel - le A la fê - te du Ri - al - to.

Hé - las! d'u - ne voix fré-mis san - te, Que cou-vrait un plain-tif ac - cord,

Quand re-vint l'aube pâ - lis - san - te Le gon-do - lier chan-tait en - cor,..... chan-tait en - cor:.....

A ton bal-con, ma bel - le, Viens briller il fait jour; Cet - te voix qui t'ap-pel - le C'est la plain.

le é - ter-nel - - - - - le..... De l'a-mour, de l'a-mour, de..... l'a - mour!

que de réflexion. Elles ont vu faire Mme de Trois-Etoiles, et elles font de même, sans se demander si c'est ou non rationnel.

— Mais, me direz-vous, il faut pourtant qu'on sache l'adresse d'une dame, comme celle d'un homme, pour lui rendre sa visite.

— Vous avez raison ; aussi une dame doit toujours laisser la carte de son mari avec la sienne. On doit supposer qu'ils habitent ensemble.

Allons, vite, la carte suivante ! Tiens, qu'est ceci ?  
*Mademoiselle Alice...*

Ta, ta, ta ! Une demoiselle ne doit pas avoir de cartes de visite.

A moins d'accuser — et d'accepter — l'âge de... l'émancipation.

Une jeune fille doit toujours faire ses visites avec sa mère ou sa protectrice, et inscrire son nom au crayon sur la carte de l'une ou de l'autre.

La carte de sa mère, ou celle de son chaperon, sont les seules qu'elle ait le droit de laisser, même chez les intimes que, dans nos mœurs, elle peut se permettre de visiter sans être accompagnée.

Passons encore.

Tiens, voici une carte double :

*M. et Mme...*

C'est reçu ; bien que cela ait passablement l'air d'une économie un peu hors de saison.

A propos d'économie sur les cartes de visite, il est une particularité à laquelle on ne saurait donner trop d'attention.

Grand nombre de personnes font imprimer leurs cartes, et même quelquefois leurs invitations.

Elles croient faire comme tout le monde.

Et elles commettent sans le savoir une impolitesse.

Sur ce point, comme sur le reste, le bon goût et le bon sens ne font qu'un.

Réfléchissez avec moi : pourquoi fait-on imprimer quelque chose ? C'est pour en avoir plusieurs exemplaires à meilleur marché, n'est-ce pas ? Autrement on écrirait à la main.

Il est des chromo-lithographies qu'on achète pour quelques sous, tandis que l'original, est souvent sans prix.

Eh bien, c'est cette question de bon marché, ou pour mieux dire cette politesse au rabais, qui est de mauvais ton.

Pour être correcte et convenable, une carte de visite, comme une invitation, doit être écrite à la main... ou bien gravée.

La gravure est préférable : elle a plus de cachet, parce que, tout en étant exécutée à la main — c'est-à-dire sans mesquinerie réelle ou apparente — elle est plus élégante et plus uniforme.

En sorte qu'une carte gravée est aussi distinguée qu'une carte imprimée est vulgaire.

Moralité : il faut faire graver sa carte de visite.

La chose est facile. Nous avons ici des graveurs qui peuvent rivaliser avec ceux d'Europe, — je citerai en particulier M. Edwin Cox, un artiste dans le genre.

Allez faire graver votre carte chez lui. Elle ne vous coûtera guère plus, dans son élégance, qu'une carte grossièrement imprimée, dans sa rusticité.

Et puis, cela serait-il trop cher pour vous, que vous avez toujours la ressource de rester dans les limites de la distinction, tout en pratiquant l'économie : écrivez vos cartes à la main.

Si vous êtes doué d'une belle écriture, ce sera une occasion de la faire apprécier.

Si non.....dame, tant pis ! je n'y puis rien.

Mais, j'y songe, il est peut-être, parmi mes lecteurs, des personnes — la chose n'aurait rien d'étonnant ni de déshonorant — qui ignorent la différence entre l'imprimerie et la gravure à taille douce. Alors elles n'ont qu'à s'adresser aux gens du métier, pour se renseigner là-dessus comme père et mère.

Le mystère n'a rien d'insondable.

Maintenant, comment une carte de visite doit-elle être rédigée ?

Le plus simplement possible.

Pour un monsieur, le nom et le prénom avec l'adresse dans le coin à gauche.

Certains chevaliers, officiers, ou commandeurs d'ordres quelconques ajoutent ce titre après leur nom. ce sont ceux qui ont besoin de se faire connaître. Les autres négligent ce détail.

Des malheureux vont plus loin : ils se donnent du *M. le Chevalier* gros comme le bras.

*M. le chevalier Un tel !*

Mais s'ils étaient officiers alors, s'appelleraient-ils *M. l'Officier Un tel ?*

C'est prouver bien naïvement qu'on ignore le premier mot de la langue française.

Quant aux dames, elles doivent mettre *Madame* tout au long, suivi de l'initiale seulement du prénom de leur mari.

Si le mari est très connu, et qu'il n'y ait point de confusion possible, on pourra retrancher cette initiale du prénom, et faire tout simplement comme fait à Paris, *Madame Carnot*.

Tiens, me voilà à mon dernier feuillet, et je ne suis pas encore sorti de l'antichambre.

Vous en avez la preuve, Mesdames, le sujet que j'ai abordé est fécond. J'ai beau le traiter à la volée, il s'allonge et se complique sous ma plume.

Au prochain numéro, j'entrerais au salon.

C'est là que ma tâche va devenir scabreuse ! Il va me falloir prendre bien des précautions pour ne marcher sur les cors de personne.

Au revoir !

LOUIS FRÉCHETTE.

## EN EUROPE 1819.

J'ai lu les lettres de voyage de Mgr Plessis ; elles sont encore manuscrites ; elles méritent d'être imprimées. Si je ne connaissais de ce grand homme que les pages ici mentionnées, je me figurerais tout aussi bien son caractère, son patriotisme et ses talents qu'après avoir étudié les actes de sa vie publique. Dans les lettres qui sortent de votre plume, vous vous faites connaître entièrement ; c'est là que je retrouve l'homme. Or, celui-ci était instruit et observateur. D'un trait, il vous atteint. On voyage avec lui ; on porte son sac de provisions de bouche ; et l'on critique les cathédrales comme le ferait un architecte.

Ses comparaisons entre les choses du Canada et ce qu'il voit en Angleterre, en France, en Italie, nous incorporent à sa personne, à ses idées, à ses désirs. Qu'il était donc Canadien ! Il avait la bonne fierté de ceux qui connaissent la valeur de la race à laquelle ils appartiennent, et qui ne s'en cachent pas non plus les défauts, étant donné le fait incontestable que nul peuple n'est sans reproche. Ce qu'il trouve en Europe c'est la caducité ; chez nous la vigueur de la jeunesse.

Tout gêné qu'il est par la diplomatie de Downing Street, il croit en notre avenir—pourtant bien compromis en 1819 ! Il a scruté le fond des choses, et voit la situation telle qu'elle se dessinera plus tard.

Comme il est mécontent parceque, à Rome, on ne conçoit pas sa position ! Faute de connaissances géographiques et historiques, les prélats qui ont roulé Napoléon ne savent plus quoi faire avec le Canada. A Londres, il est mieux entendu — il est vrai que les ministères y avaient mis du temps ! Lord Bathurst, chef des colonies, le promène, le choye, le garde chez lui, cause du Canada, ne lui promet jamais rien, et lui accorde tout ce qu'il demande. Seulement, l'évêque se garde bien de lui dire que Rome a décidé tout autrement, et qu'il va falloir aller à Rome pour faire approuver les conventions intervenues entre lui et le cabinet de Saint-James. Il part donc pour donner un cours de géographie et d'histoire du Canada aux princes de l'Eglise. C'est une rude tâche que de persuader à d'aussi grands personnages qu'ils se trompent. Un très haut dignitaire lui dit : " Mon diocèse aussi est étendu ; il mesure vingt lieues de

front." " Le mien, dit-Mgr Plessis, a huit cents lieues d'un bout à l'autre."

Il est désolé de la désolation de la campagne romaine, et trouve ces gens-là très arriérés. Nos routes canadiennes étaient des bijoux auprès de celles de France et d'Italie. Le peuple des campagnes et des petites villes mangeait misérablement : ici du pain et des oignons seulement ; là du beurre et du pain ; ailleurs de la charcuterie et c'est tout ; plus loin des fruits et du mouton. † Pas de variété. Aucun confort. Non ! ce n'est pas comme chez nous ! Et des voitures à mener le diable en terre ! Un Canadien ne monterait pas dans une machine semblable sans rougir.

Puis le manque de *decorum* dans les églises ! Les messes dites à la course. " Ils se mettent trois pour dire une messe, afin d'aller plus vite."

Les ponts sur les rivières ne valent rien ; les bateaux passeurs encore moins ; les hôtels ne méritent que le nom de taudis. C'est amusant, car le pouvoir d'observation du voyageur est immense et porte sur tout.

En repassant en France, il cause avec Louis XVIII, et ne le trouve pas du tout à la hauteur de son rôle. A Orléans, il adresse un petit discours aux familles de cinq ou six prêtres résidents en Canada, et leur intime l'ordre de ne plus écrire à ces ecclésiastiques pour les faire revenir, car, dit-il, ils vivent chez nous comme ces comtes et ces barons que j'ai rencontrés ici, et qui sont tant et tant de fois au-dessus de vous autres.

Tout ce qui concerne le culte religieux est étudié et noté soigneusement dans ces lettres ; ce n'est pas la partie la moins instructive. Le rituel y est détaillé avec force arguments. A côté de cela, Napoléon revient toujours dans ce récit, accompagné des mille choses qui occupaient alors les divers Etats parcourus par le voyageur.

Les deux secrétaires de Mgr Plessis, durant ce long trajet, furent par la suite des évêques : Mgr Lartigue et Mgr Turgeon.

Au mois de mars 1820, tous trois descendirent la Seine sur un bateau conduit à godille, et qu'ils avaient acheté.— car il n'y avait pas de service régulier sur cette rivière au-dessus de Paris. Vous voyez cela ! Nous avions alors en Canada cinq ou six bateaux-palais allant à toute vapeur de Québec à Montréal. Mgr Plessis trouva plus tard un acheteur pour sa chaloupe et sa godille, puis monta sur une espèce de charrette sans ressorts pour continuer son chemin, couchant où il pouvait, et mangeant du pain qu'il tenait dans un sac avec une bouteille de vin, car l'eau à boire ne se rencontrait pas partout.

Cette lecture vaut dix fois le temps que je lui ai consacré.

BENJAMIN SULTE.

## BIBLIOGRAPHIE

## LES LIVRES NOUVEAUX

HESTER HEPWORTH, a novel, by Kate Tannatt Woods. Montréal: John Lovell & Son; 30 cents.

Le nouveau livre de Mlle Woods nous reporte aux temps des Puritains de la Nouvelle-Angleterre, et décrit avec fidélité la période où l'on brûlait les gens dénoncés comme sorciers par les fanatiques et les ignorants, ou par les ambitieux qui y voyaient un moyen de flatter le pouvoir. Le tout est entremêlé d'une amourette à l'eau de rose.

A MARCH IN THE RANKS, by Jessie Fothergill. Montréal: John Lovell & Son; 25 cents.

Ceci est une étude des mœurs anglaises dans le milieu vertueux; le tour en est charmant et l'enchaînement parfait.

Qu'il nous soit permis de constater ici que les grandes maisons canadiennes-françaises de publicité pourraient fort bien imiter l'exemple donné par la maison John Lovell & Son. Ces messieurs n'ont pas craint de risquer des capitaux importants dans une entreprise pour le moins hasardeuse, et publient chaque semaine un roman de 300 à 400 pages, imprimé d'une manière irréprochable. Pourquoi n'aurions-nous pas des livres français imprimés ici de temps à autre? Si la maison Lovell y trouve son compte, il n'y a pas de raison pour empêcher la publication d'œuvres françaises, qui se vendraient, si le public savait seulement où les trouver. Ces romans anglais se vendent même parmi les canadiens-français, et à plus forte raison ils achèteraient des romans français, — il y en a de bons, quoiqu'on dise — s'ils étaient accessibles aux gens qui lisent, et qui ne constituent pas, forcément, la classe qui possède le plus d'argent.

## NOTRE FEUILLETON.

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'un roman écrit par Ludovic Halevy l'auteur de *l'Abbé Constantin*. Le titre de cet ouvrage est

## Un Mariage D'Amour

Nous sommes certains d'avance que cette nouvelle plaira à nos charmantes lectrices. *Double Conquête*, que nous terminons dans ce numéro, a obtenu un grand succès, et nous sommes certains que *Un Mariage d'Amour* sera aussi bien apprécié que la nouvelle que nous venons de publier.

## STATUE D'HOMME D'ETAT.

C'était un bavard de talent très mince  
Et, pendant trente ans, il avait été  
Fameux à Paris, grand homme en province,  
Ministre deux fois, toujours député.

Traité d'éminent et de sympathique  
Il avait trahi deux ou trois serments  
Ainsi qu'il convient dans la politique.  
Bref, c'était l'honneur de nos parlements.

Il mourut. Sa ville — elle était très fière  
D'avoir enfanté ce contemporain, —  
Dès qu'il fut enfin muet dans sa bière  
Le fit, sans tarder, revivre en airain.

J'ai vu sa statue. Elle est sur la place  
Où se tient aussi le marché couvert.  
C'est bien l'orateur, son geste menace,  
Et sa redingote est en bronze vert.

Mais nos bons ruraux, vile multitude,  
Vendant les produits du pays natal,  
Sans y voir malice et par habitude,  
Mettent leurs baudets près du piédestal.

Et, tous les lundis, quand les paysannes  
Sous les piliers noirs viennent se ranger,  
Le tribun d'airain harangue des ânes,  
Et ça ne doit pas beaucoup le changer.

FRANÇOIS COPPEE.

## LA PHILHARMONIQUE.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que la société Philharmonique répète actuellement quatre œuvres qui seront données probablement dans la seconde semaine d'Avril.

Ces œuvres sont : la *Damnation de Faust*, le chef-d'œuvre de Berlioz; *Elie*, de Mendelssohn; le *Stabat Mater* de Rossini; et *Daniel before the King*, œuvre d'un compositeur de Montréal, M. C. A. E. Harris.

Nous donnerons une appréciation de cette dernière œuvre dans un prochain numéro du CANADA ARTISTIQUE.

La Société Philharmonique compte aujourd'hui 225 membres actifs. Elle est sous la direction de M. Guillaume Couture. Nous avons assisté à une répétition dernièrement, et nous avons surtout admiré la discipline sévère qui fait la force de cette société, et la rend capable d'entreprendre l'exécution d'œuvres magistrales.

Le Quatuor Vocal de Québec, à son assemblée du 21 courant, a élu les officiers, dont les noms suivent pour l'année courante : Directeur honoraire — L. N. Levasseur; Président — P. M. Laurent; Secrétaire-Trésorier — A. Vaillancourt; Directeur actif — H. A. Bédard.

Le Quatuor met à l'étude plusieurs jolis chœurs, qui viennent d'être publiés.

ROMANS

## DOUBLE CONQUÊTE

SUITE ET FIN. (1)

Malgré lui, pourtant, le cri du cœur de la diva le poursuivait. Une bêtise — allons donc !...

Cependant André, qui se vit bientôt invité dans quelques maisons, ne songea nullement à y présenter sa femme. Quelques-uns de ses confrères avaient épousé des femmes riches, très élégantes. Peut-être achetaient-elles leurs chapeaux chez Mme Rigaud... Il sentit un petit frisson douloureux en songeant que l'une d'elles pouvait un jour donner des ordres à Rose, s'impatientser d'un chapeau mal réussi, la traiter comme une demoiselle de magasin qui ne compte pas !... Alors il prit une grande résolution. Rose quitterait la modiste, et se contenterait de tenir son petit ménage. On serait un peu plus pauvre, mais, bah !... il avait confiance en l'avenir. Justement Rose se trouvait enceinte. C'était le prétexte voulu ; car, pour rien au monde, il n'eût avoué à sa femme qu'il rougissait de son travail. Rose d'abord refusa net. On ne pouvait encore se passer de ses gains ; leur nouvelle vie coûtait gros, et elle avait l'horreur des dettes. Mais André revint à la charge et se fit un allié du médecin, car la jeune femme était assez éprouvée par sa maternité prochaine. Alors elle se résigna ; mais elle en eut un gros chagrin de se trouver subitement à charge à son mari, elle qui, toujours, avait gaiement et bravement gagné sa vie !

L'arrivée de l'enfant la consola de tout : elle fut mère avec passion. Un enfant apporte avec lui, en même temps que la joie, bien des soucis, bien des inquiétudes, bien des dépenses aussi. Rose nourrit elle-même son bébé et fit des merveilles d'économie ; mais André était payé de belles promesses et de flatteuses paroles, plus que d'argent comptant. Trouvant que les tracasseries d'un ménage pauvre gênent l'inspiration, il prit l'habitude de travailler surtout chez son collaborateur. Cependant, lorsque Rose, une fois son fils sevré, proposa de reprendre son travail, il refusa, et refusa un peu sèchement. La pièce écrite en collaboration avec le grand vaudevilliste allait enfin voir le jour ; en attendant, si l'on faisait quelques petites dettes, le mal après tout ne serait pas si grand ! Un vrai succès les remettrait vite à flot de nouveau. Puis voyant sa femme un peu triste, un peu froissée aussi par le ton de son refus, il la caressa, l'embrassa, lui dit qu'il l'adorait comme au premier jour...

Lorsqu'il l'eût quittée, Rose demanda si bien réellement il l'aimait autant que par le passé ; elle chercha à se reconnaître, à mesurer le chemin parcouru depuis bientôt trois ans, où elle avait été si heureuse et si fière d'épouser André Gerbois.

Dans une vie très modeste, rempli par une lutte obscure contre la pauvreté, lutte très absorbante en ses péripéties ignorées et toujours renaissantes, on n'a guère le temps de s'analyser beaucoup soi-même, ou de beaucoup observer les autres. Du reste, Rose, très ignorante, n'ayant jamais entendu parler de ces mots, dont on abuse tellement de nos jours, de psychologie, de dissection morale, n'ayant jamais eu grand temps pour la lecture, restait un être assez primitif, intelligente surtout par son grand cœur tout débordant d'amour et de tendresse. Elle n'était pourtant nullement incapable d'apprendre ; seulement son mari, la trouvant bien comme elle était, n'avait jamais songé à faire son éducation.

Lorsque, le soir, André et son ami Martin Duhamel causaient tout en fumant, elle écoutait de ses deux oreilles ; elle était silencieusement heureuse lorsqu'elle se trouvait capable de comprendre leur conversation et de s'y intéresser ; quand cette conversation, ce qui arrivait maintes fois,

dépassait son intelligence, elle en souffrait ; souvent deux grosses larmes tombaient sur son ouvrage, et elle se disait : "Je ne suis qu'une bête !" Elle eût donné sa jeunesse, ses beaux yeux, ses joues roses pour n'être pas une "bête." André, parfois, la voyant triste, lui disait gentiment :

— Tu dois nous trouver assommants, ma mignonne, avec notre philosophie ! Aussi, c'est la faute à cet ours de Martin. Tu es toute pâle ; va donc te coucher, ma Rosette !

Et elle allait se coucher, laissant les deux hommes à leur "philosophie."

André restait toujours tendre, affectueux et câlin ; mais à travers son affection très réelle, elle sentait vaguement qu'il la mettait dans un coin de sa vie, estimant qu'elle devait s'y bien trouver, et que tout le reste, ses ambitions, son travail, ses relations, ne la regardaient pas ; c'était une chambre close dont il ne lui donnait pas la clef.

De plus, pour lui, elle restait éternellement la gentille Rose Mignon, qu'il avait aimée passionnément et qu'il avait épousée. Du travail, lent mais continu, de son esprit, il ne s'apercevait nullement. Elle-même peut-être n'en avait pas conscience ; elle s'exagérait volontiers sa propre ignorance. Martin Duhamel parfois soulevait sa grosse tête et regardait curieusement la petite modiste. Avec lui, elle osait parfois causer, bien moins gênée qu'avec son mari ; et il démêlait dans les petites phrases de Rose un sens très fin des choses de la vie, un jugement sûr et droit, et une certaine intelligence naturelle qui ne demandait qu'à être cultivée. Il fut frappé aussi de ce fait que, devant André, Rose devenait timide, n'osant jamais se livrer.

Un jour, André rentra chez lui préoccupé. La "dernière" de la pièce de Virelay, à laquelle il avait collaboré, devait avoir lieu la semaine suivante, et Mme Virelay lui avait offert pour sa femme une place dans sa loge. Plus d'une fois, la belle Mme Virelay, femme très mondaine, toujours affairée, bonne au fond, mais bavarde et fort curieuse, avait manifesté le désir de connaître Mme Gerbois. Les réponses évasives d'André avaient excité sa curiosité. Cette fois, il était impossible de refuser.

Rose démêla un tel embarras chez son mari, lorsqu'il lui apprît de quoi il s'agissait, qu'elle-même fut prise d'un accès de timidité qui la rendit gauche. André avait donc bien honte d'elle ! Puis il commença à lui faire la leçon ; il faudrait s'habiller de telle façon, faire ceci, ne pas faire cela... Il s'arrêta brusquement, sentant que Rose le regardait comme elle ne l'avait jamais regardé. La jeune femme était atteinte au cœur ; mais elle dit aussi simplement que possible :

— N'aie pas peur, André, tu n'auras pas à rougir de ta femme.

Il l'avait donc blessée ?

— Pardon, Rose, tu me comprends mal. Seulement, vois tu, c'est un monde si nouveau pour toi !

En elle-même, Rose ne put s'empêcher de penser que si ce monde lui était étranger, il y avait là un peu de la faute de son mari.

Au premier coup d'œil, lorsqu'il présenta sa femme à Mme Virelay, André Gerbois vit que l'impression était favorable. La femme du grand vaudevilliste prit la main de Rose et lui dit quelques paroles aimables en lui indiquant un fauteuil sur le devant de la loge. Rose, un peu timide et rougissante, sut pourtant répondre avec à-propos. Alors les deux hommes s'en allèrent dans les coulisses encourager leurs acteurs. Ils jouaient une grosse partie, l'homme arrivé aussi bien que le débutant, car dans cette terrible carrière du théâtre, chaque pièce nouvelle est en réalité un début ; les plus éclatants succès dans le passé ne garantissent nullement d'une chute. Et l'on tombe d'autant plus lourdement que l'on tombe de plus haut.

Le premier acte, tout d'exposition, très gai, bourré de mots, eut un succès prodigieux. Rose, très émue, heureuse

(1) Voir pages 28 et 46.

de ce bonheur exquis de la femme aimante, qui jouit d'un triomphe de celui qu'elle aime, oubliait où elle se trouvait, oubliait sa timidité, oubliait Mme Virelay et le public tout entier. Sa compagne qui, elle, avait suivi les dernières répétitions, qui connaissait la pièce par cœur, qui aurait pu indiquer d'avance les scènes à effet, tout en suivant avec intérêt la représentation, s'amusait surtout à examiner la femme du jeune collaborateur. Elle se disait : "D'où sort-elle?... Pas blasée, au moins, celle-là!... C'est qu'elle est jolie comme un petit cœur!"

Et c'était vrai, Rose était, à ce moment, remarquablement jolie. Un peu d'embonpoint, un teint éclatant de fraîcheur, l'expression de ses yeux qui ne savaient rien cacher, faisaient d'elle une femme assez jolie pour attirer l'attention de certains habitués des fauteuils d'orchestre, qui se demandaient l'un l'autre : "Qui est-elle?" Aux premières il y a rarement, aux bonnes places du moins, de jolis visages inconnus. Rose était si évidemment absorbée par la pièce, si complètement inconsciente des regards qui venaient la chercher dans la baignoire, que Mme Virelay ne put s'empêcher de sourire.

L'entr'acte ramena un instant les deux auteurs dans la loge. Tous deux, un peu surexcités, heureux du succès du premier acte, inquiets pour les actes à venir, ne tenaient pas en place. Mme Virelay parlait beaucoup. Rose s'effaçait dans un coin, mais elle ne quittait pas son mari des yeux. Elle eût donné beaucoup pour se trouver un instant seule auprès de lui, et lui dire tout son bonheur et toute sa fierté. M. Virelay, poliment, se tourna vers Mme Gerbois et lui demanda si elle s'amusait.

— Ah! s'écria sa femme, c'était de l'extase. Moi, voyez-vous, je suivais la pièce sur la figure de Mme Gerbois — et je n'étais pas la seule — je vous préviens, monsieur Gerbois, qu'elle a été fort remarquée, votre femme. Songez donc! un visage nouveau à une première et un aussi joli visage... et puis un amour de petit chapeau. Où avez-vous donc déniché cette merveille?

Rose allait répondre qu'elle avait chiffonné la merveille elle-même; mais un regard de son mari l'arrêta net. Heureusement, Mme Virelay était de ces femmes qui n'attendent pas la réponse aux questions faites, un clou en chasse un autre, et les idées de Mme Virelay se chassaient l'une l'autre avec une merveilleuse rapidité. Elle félicita André de ne pas avoir amené sa femme aux répétitions, puisque l'impression de la première était ainsi bien vive et plus franche. Et de suite elle parla de l'interprétation de la pièce. Le principal rôle de femme était joué par une actrice d'infiniment de talent, mais qui n'était pas jolie. Les auteurs s'en plaignaient un peu.

— Bah! s'écria Mme Virelay, est-ce qu'on y fait attention dès qu'elle ouvre la bouche! Et puis, c'est une jolie laide; elle me rappelle toujours le portrait de Mme d'Épinay, figure maigre, longue, aux grands yeux spirituels; certes, ce laideron de Mme d'Épinay n'avait rien à redouter des plus jolies femmes...

Mme Virelay se tournait vers sa voisine, et comme Rose se crut obligée de répondre, elle balbutia :

— Je... je ne sais pas, madame... je ne connais pas cette dame...

André rougit jusqu'aux cheveux; il y eut une demi-seconde de silence; alors Mme Virelay se mit à parler très vite d'autre chose. Rose comprit qu'elle venait de dire une énormité; elle ne savait laquelle, mais elle fut horriblement malheureuse durant tout le reste de la soirée.

Les deux derniers actes furent bien accueillis, beaucoup moins bien cependant que le premier. En somme, succès réel, mais non pas succès éclatant. On pouvait compter sur une bonne cinquantaine de représentations, suivies d'une vingtaine de représentations médiocres ou mauvaises. C'était peu pour Virelay, homme habitué aux succès francs;

c'était énorme pour André. De plus, la longue collaboration avec son éminent confrère ne les avait pas brouillés; au contraire, Virelay avait pris en amitié le jeune écrivain. Mme Virelay ne laissa partir Rose qu'après lui avoir fait promettre de venir la voir le mardi suivant.

La joie de cette soirée fut terriblement compromise par la sensation lourde et pénible d'une faute commise, et une faute que Rose n'entrevoit que vaguement. Cependant André, se sentant très magnanime, ne lui fit aucun reproche. Seulement, il eût voulu empêcher sa femme d'aller le mardi suivant chez Mme Virelay. Lorsqu'il la vit prête à sortir, il lui dit d'un ton qui voulait être un ton de plaisanterie :

— Surtout, ma petite Rose, laisse parler les autres; souviens-toi que Mme d'Épinay est morte, il y a plus d'un siècle.

Rose pâlit. Elle fut sur le point d'ôter son chapeau et de renoncer à sa visite. Elle n'en fit rien cependant.

Mais lorsque, deux jours plus tard, arriva une invitation à dîner chez les Virelay pour M. et Mme Gerbois, elle lut si bien dans les yeux de son mari, qu'elle proposa elle-même qu'il y allât seul; elle n'avait pas de toilette prête; et, même sans parler de la dépense elle n'aurait réellement pas le temps nécessaire pour s'en arranger une. André, tout content, promit de faire ses excuses; elle aurait, au besoin, une petite indisposition.

Ce fut elle qui noua sa cravate blanche, le soir du dîner. Elle souriait à son mari, elle était même un peu trop gaie.

Ce soir-là, Martin Duhamel était arrivé, ne songeant plus au dîner des Virelay, et il fut convenu qu'il resterait tenir compagnie à Rose.

Dès qu'André fut parti, toute la gaieté factice de la jeune femme tomba du coup. Il y avait beau temps que Martin s'était reconcilié avec le mariage de son ami, beau temps aussi qu'il s'amusait à étudier la petite modiste. Lui, qui avait l'horreur et le mépris des femmes — elles le lui rendaient en général — faisait une exception pour Rose. Au fond, il lui était très reconnaissant de n'avoir pas, comme la plupart des jeunes mariées, détourné son mari de sa vieille amitié; reconnaissant qu'elle lui permit de fumer sa pipe, de se carrer dans un fauteuil, et de discuter à perte de vue avec André. Il y avait plus encore peut-être; la présence de cette jeune femme, qui était si peu gênante, qui était agréable à voir, toujours très soignée et propre dans ses vêtements fort simples, était une présence agréable. Puis, il était forcé d'avouer, lui qui était brutalement sceptique sur la question de la vertu féminine, que cette ancienne modiste était la plus honnête femme du monde : adorant son mari — l'adorant trop peut-être — soignant son fils avec une tendresse absolue; bonne ménagère aussi; songeant toujours aux autres, s'effaçant et s'oubliant elle-même; exagérant même la chose, de façon qu'André en arrivait tout naturellement à penser à lui-même d'abord; puis à elle, lorsqu'il en avait le temps.

Devant Martin, Rose se donnait le luxe d'être triste. Elle répondait distraitemment à ses questions, et lui, qui commençait à trouver que la soirée était lourde, songeait à battre en retraite lorsqu'elle lui dit brusquement :

— Vous vous êtes opposé au mariage d'André, n'est-ce pas, monsieur Duhamel?

— Mais...

— Oh! soyez franc, vous ne m'offenserez pas, je vous le jure.

— Je lui ai dit qu'il faisait une rude bêtise; seulement, alors, je ne vous connaissais pas.

— Ah! que vous aviez raison, que vous aviez donc raison!...

Et sans préparation, sans qu'il pût se douter que l'état nerveux où elle se trouvait allait amener son résultat naturel, elle éclata en sanglots. Elle pleura longuement, sans réserve, en désespérée.



Très embarrassée de sa personne, Martin cherchait à la consoler, allait, venait, se disait tout bas : "C'est égal, je voudrais bien m'en aller moi !..." Enfin, aussi brusquement qu'elle avait commencé, la crise s'arrêta. Rose se calma, sécha ses larmes, et finit par dire, en voyant le visage comiquement malheureux de Martin :

— Pardon, mon ami, pardon. Cela ne m'arrive pas souvent, je vous assure ; jamais devant André.

— Merci de la préférence, grommela l' "ours" ; moi, je ne compte pas, je sais bien, mais enfin...

— Puisque je vous en ai demandé pardon, dit la jeune femme, souriant, au milieu de ses derniers sanglots mal étouffés. Oui, vous aviez raison de le détourner de ce mariage. Mais alors, je ne comprenais pas ; si j'avais compris, je serais partie de suite ; il ne m'aurait plus vue, et il m'aurait vite oubliée. Il était aussi pauvre que moi ; je sentais qu'il était de race supérieure, mais je l'aimais tant que je croyais bien pouvoir tout de même le rendre heureux...

— Eh bien, oui ! vous l'avez rendu heureux, et il serait diantrement difficile s'il n'était pas heureux. Vous le mettez dans le coton...

— Non, je ne le rends pas heureux puisqu'il a honte de moi.

— Ah ! je voudrais bien voir ça, par exemple ! Honte de vous ?

— Mais oui...

Et, très simplement, elle lui raconta la scène de la loge. A lui, elle n'avait pas peur de se confesser. Il faisait de temps à autre : "Diable !... Diable !... Hum !..." Et il se rappelait la longue conversation au Jardin des Tuileries, où il avait supplié son ami de ne pas se marier, où il avait prédit que le jour viendrait peut-être où il rougirait de sa femme, et où sa femme en souffrirait à en mourir. Il eût bien voulu, à ce moment-là avoir été moins bon prophète. Cette pauvre petite Rose — avec son visage candide où chaque pensée se lisait si facilement, avec son cœur si plein d'amour !

— Comprenez bien ceci, mon ami, ajouta la jeune femme, je ne me plains pas, André m'aime encore, il m'aime beaucoup : seulement, il ne peut jamais oublier le trotin de modeste que j'ai été dans la femme que je suis. Il se trouve bien d'enfouir sa vie conjugale dans un coin, d'en faire comme un repos au milieu de ses occupations, de ses tracas et de ses succès — une chose à part, enfin. Et ce n'est pas tout à fait juste. Je veux être sa femme devant tous, comme je le suis dans l'intimité. Mais, pour cela, il ne faut plus qu'il ait à rougir de moi. Je suis très ignorante, monsieur Duhamel ; il y a beaucoup de choses que les jeunes filles du monde apprennent, presque sans s'en douter, et qui ne m'ont jamais été enseignées, à moi, enfant élevée par la charité publique, destinée à n'être qu'une ouvrière. Mais, si je suis ignorante, je ne crois pas être inintelligente : je suis encore jeune ; je peux apprendre, et je crois que j'apprendrais vite — j'y mettrais tant d'ardeur ! Seulement, il me faut un guide : voulez-vous être ce guide ? Voulez-vous m'aider à conquérir l'estime de mon mari, comme j'ai, une fois déjà, conquis son cœur ?

Martin Duhamel éprouva une sensation de douche froide. Puis, il regarda jusqu'au fond des yeux de Rose ; il y lut une telle candeur, un sentiment si profond, il comprit si bien que son amour pour son mari remplissait son cœur et son esprit, au point de n'y laisser pénétrer aucune pensée qui ne se rapportât pas à cet amour, il comprit si bien aussi combien lui-même était peu un homme pour elle, seulement un instrument nécessaire au travail qu'elle méditait, qu'il baissa la tête. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il comprit que l'on pût souffrir par et pour une femme. Très simplement, très gravement, il lui promit son concours, et lui fit de suite une liste de livres à lire ou à étudier.

Mme Virelay était fort intriguée par la petite Mme Gerbois. Elle avait été charmée par la grâce de Rose, conquise aussi par un petit air de déférence de la jeune femme. Elle ne permit donc pas, malgré le mauvais vouloir apparent du mari, aux relations de tomber. Elle gronda fort André de n'avoir pas amené sa femme au dîner, refusa de croire à l'indisposition, lui fit l'éloge de la beauté de Rose, lui prédisant que, lorsqu'il serait enfin forcé de la présenter dans leur monde, elle y aurait beaucoup de succès ; chercha enfin, de toutes les façons, à forcer les confidences. Tout le temps, André se demandait si elle ne songeait pas à la malheureuse phrase à propos de Mme d'Epinaï. L'insistance de Mme Virelay le gênait un peu ; en même temps, le flattait. Enfin, à bout d'excuses, il lui dit :

— Vous voulez la vérité, madame ? Eh bien ! nous sommes horriblement pauvres. Ma femme n'avait pas le sou, ni moi non plus, quand nous nous sommes mariés. Un homme, pourvu qu'il ait un habit encore mettable, peut se présenter partout. En est-il de même pour une femme ? Je vous le demande à vous même. Attendez que je gagne un peu d'argent, et que ma femme puisse s'habiller à peu près comme tout le monde ; jusque-là, ne lui en voulez pas de rester à l'écart.

— Eh bien ! j'aime mieux cela. Si vous croyez que vous êtes le seul qui, dans ce terrible métier d'amuseur public, ayez passé par là !... Mais notre pièce va mettre de l'argent dans vos poches, en attendant que vous vous lanciez seul. Nous verrons alors si cela encore n'est qu'une défaite, et si, au fond, ne se trouve pas une vilaine jalousie de mari !

— Décidément, chère madame, dit en riant André, notre "métier," comme vous l'appellez, a déteint sur vous, et vous voyez des sujets de vaudeville jusque dans notre vie, une vie très pot-au-feu, je vous assure !

L'idée qu'il pût jamais être jaloux de Rose le fit sourire encore lorsqu'il se retrouva seul.

Toute une année se passa. La pièce, écrite en collaboration avec Virelay, fournit une carrière plus qu'honorable sans pourtant ajouter beaucoup à la réputation bien établie du grand vaudevilliste, et sans donner la célébrité à son jeune collaborateur. Mais enfin, André n'était plus l'inconnu qu'il avait été ; il est vrai qu'on lui refusait encore ses pièces, qui voyageaient de la rive droite à la rive gauche, et revenaient prendre leur place dans la "fosse aux ours."

Le théâtre Cluny, aux abois, consentit pourtant à monter un vaudeville dont n'avait voulu aucun autre théâtre, et sur lequel ni directeur, ni acteur, ni l'auteur même, ne comptaient beaucoup. Par un de ces caprices inattendus, souvent inexplicables, du goût public, la pièce eut un succès prodigieux ; on la joua cent cinquante fois de suite, et plusieurs directeurs, qui avaient traité ce "jeune" avec beaucoup de sans-façon, lui demandèrent de travailler pour eux. Du jour au lendemain, André Gerbois était célèbre. Ce pouvait être une de ces réputations éphémères comme Paris en fait éclore de temps à autre ; un échec pouvait de nouveau lui fermer toutes les portes, comme ce succès inattendu venait de les lui ouvrir ; mais, pour le moment, André était l'homme du jour.

De plus, cette fois, il reçut autre chose que des compliments ; ses poches se remplirent. Ce phénomène le troubla presque autant qu'il l'enchantait. Il croyait toujours voir les billets de banque s'envoler, les pièces de cent sous disparaître dans quelque trappe. Mais ces étonnements naïfs ne durèrent guère. André fit des placements, prit un appartement convenable, et conseilla à sa femme de changer de couturière.

Mme Virelay lui dit un jour :

— Nous sommes très heureux, mon mari et moi, de votre succès, mon jeune ami — et l'on prétend qu'on est mauvais confrère dans notre partie ! — J'attendais ce moment pour vous dire que je compte donner un bal dans quelques

semaines. Êtes-vous encore trop pauvre pour payer une robe décollée à votre jolie femme? Ou croyez-vous que par une malchance rare, elle se trouve ce soir-là indisposée?...

André rougit. Il n'y avait pas à reculer. Il s'inclina et promit que sa femme ne serait pas indisposée et qu'elle aurait une robe décollée.

Mme Virelay, du reste, n'avait jamais perdu de vue celle qu'elle aimait à considérer comme sa protégée. Rose allait assez régulièrement à son "jour," et se trouva peu à peu connaître un certain nombre des amies de Mme Virelay. Elle ne se doutait pas qu'elle excitait passablement la curiosité de ces désœuvrées, et elle s'observait si bien qu'elle ne fit plus de "gaffes." Elle étudiait silencieusement la façon de s'habiller, la façon de se tenir, de bavarder, de dire des petites méchancetés de ses visiteuses, et elle trouvait que ce n'est pas, après tout, très difficile de faire le métier de femme du monde. Les choses qu'elle apprenait en secret avec son professeur improvisé lui donnaient beaucoup plus de mal!

Ce fut par une amie de Mme Virelay que le passé de Rose fut découvert. C'était une cliente de Mme Rigaud, qui, en attendant quelques changements dans un chapeau, s'était amusée à causer avec la modiste. Elle lui décrivait un chapeau qu'elle avait vu chez une amie, porté par Mme André Gerbois... A ce nom, la modiste s'était écriée :

— Cela ne m'étonne pas ; elle était une de mes meilleures ouvrières... Et dire qu'elle ne m'a pas donné une seule place pour la pièce de son mari !...

Naturellement, la cliente de Mme Rigaud n'avait pas gardé la chose pour elle. Mme Virelay ne put s'empêcher de se dire que Rose eût dû l'avertir. Lorsque la jeune femme entra chez elle, le mardi suivant, elle l'accueillit avec un peu de froideur ; son salon était fort rempli, et toutes ses amies, dévisageaient curieusement la jeune Mme Gerbois. Rose sentit de suite la sourde hostilité qui l'entourait, et se demandait ce qui avait pu l'exciter. Gênée, se promettant de partir dès que cela lui serait possible, elle se mit dans un coin. La conversation, interrompue par son entrée, reprit de plus belle. On parlait chiffons, et il sembla à la jeune femme que le mot de "chapeau" revenait avec une curieuse insistance, et qu'à chaque fois les regards se dirigeaient de son côté. Mme Virelay, très mal à son aise, chercha, mais sans y parvenir, à imposer d'autres sujets de conversation. Alors, Rose comprit. Tout son sang-froid lui revint ; elle était brave à sa façon, et il s'agissait de le prouver. Il lui semblait être dans quelque arène, seule contre beaucoup ; il fallait donc être prête à parer les coups. Elle n'eut pas longtemps à attendre. La personne qui avait reçu les confidences de la grande modiste s'écria tout à coup de cette voix de fausset que prennent parfois les femmes pour dire une méchanceté, et qui fit, de suite, taire toutes les autres voix :

— Mais il n'y a aucune de nous qui soit aussi bien coiffée que Mme Gerbois. Moi, j'ai parié, Madame, que vous achetiez vos chapeaux chez Rigaud ; ai-je gagné mon pari ?

Il y eut un petit silence ; tous les regards étaient braqués sur Rose, qui soutint courageusement ce feu croisé. Elle était pâle, mais parfaitement calme ; ce fut même en souriant qu'elle répondit :

— Vous n'avez pas gagné votre pari, Madame, mais vous ne l'avez qu'à moitié perdu. Je fais moi-même mes chapeaux ; j'ai été ouvrière, puis première chez Mme Rigaud.

Ce fut dit si simplement, si modestement, que personne ne trouva un mot à répondre. Rose profita du silence pour continuer. Seulement, maintenant, la voix tremblait un peu, et les beaux yeux se voilèrent un instant.

— Je suis heureuse de pouvoir vous dire cela, mesdames, parceque, même en me tenant un peu écartée, il me semblait n'être pas tout à fait honnête et franche lorsque je me

laisais traiter en égale. Permettez moi de vous raconter mon histoire en deux mots — oh ! cela ne sera pas long. Mon mari est tombé amoureux de moi, et, comme j'étais une honnête fille et lui un brave garçon, il m'a épousée. Lorsqu'on ne se sait pas destinée à réussir dans le monde, et lorsqu'on est très pauvre, on fait parfois de ces bêtises-là — de fort honorables bêtises, en somme. Seulement, maintenant qu'il est connu, qu'il est reçu dans le monde, mon passé le gêne. J'ai été très ignorante, je le suis un peu moins, car j'ai travaillé du mieux que j'ai pu. J'aime mon mari de tout mon cœur, et lui continuera à m'aimer si, dans le monde où je vais entrer par la force des choses, il n'a pas trop à rougir de moi ; si, comme l'a déjà fait Mme Virelay dans sa grande bonté, d'autres veulent bien tendre la main. Nous sommes toutes des femmes, n'est-ce pas ? Quoique les unes soient mieux nées que les autres, nous sommes un peu solidaires, et je vous demande de vouloir bien m'aider. Je vous en serais profondément reconnaissante...

Les femmes sont souvent plus légères que mauvaises. De plus, Mme Virelay était très estimée, très aimée aussi de ses amies. La femme du vaudevilliste se leva et embrassa Rose sur les deux joues.

— Vous pouvez compter sur moi, ma chère enfant !

La jeune femme qui avait mené l'attaque offrit sa main à Rose :

— Madame, je reçois le samedi ; faites-moi le très grand plaisir de venir me voir. Et, vous savez... je vous demande bien pardon !

Alors ce fut presque une ovation. Toutes les femmes se rapprochèrent de Rose, lui firent mille questions ; il lui fallut raconter par le menu toutes les péripéties de son petit roman. On rit de la boîte à chapeau, qui joua un si grand rôle dans la carrière dramatique d'André. Rose raconta même, et très spirituellement, sa "gaffe" à propos de Mme d'Epinaï. En quittant le salon de sa grande amie, Mme Gerbois dut promettre une douzaine de visites au moins pour la semaine suivante. C'était un engouement, un triomphe, dont Mme Virelay fut aussi fière que Rose en fut heureuse.

André Gerbois, quoiqu'il fût bien marié en un sens, quoiqu'il fût bien accoutumé aux attentions discrètes de sa femme, et qu'il trouvât tout naturel d'être choyé dans un intérieur paisible, bien tenu, où tout marchait avec une grande régularité, avait pourtant conscience d'un changement quelconque chez Rose. Il n'aurait pas su, au juste, dire en quoi consistait ce changement ; peut-être n'était-ce que cet aplomb inévitable de la femme qui refuse d'être plus longtemps traitée en petite fille. Mais, ce qui était un fait indéniable, c'est que l'ancienne modiste, très embellie du reste et fort bien mise depuis que l'aisance était entrée dans le petit ménage, savait au besoin s'affirmer, donnait très simplement son avis sur mainte chose, et que cet avis se trouvait souvent être le bon. Parfois, aussi, dans les longues conversations du soir entre les deux intimes, elle plaçait son petit mot, et ce petit mot prouvait qu'elle avait réfléchi, et surtout qu'elle avait lu et compris des livres qu'André croyait être profondément ignorés de sa femme.

Comment cela s'était-il fait ? Le jeune auteur avait trouvé que sa femme faisait très bien dans la pénombre où il l'avait laissée ; il ne désirait nullement qu'elle changeât de vie ou d'habitudes. Lui, ayant commencé à travailler beaucoup chez les autres, restait volontiers dehors. Il avait besoin de mouvement, de sentir autour de lui un grouillement de foule, le bruit de la rue. Quelques-unes de ses meilleures scènes avaient été écrites sur un bout de table, dans quelque café du boulevard. Ou bien il s'enfermait dans son cabinet de travail, d'où il sortait difficilement, pendant les périodes fiévreuses de la composition, pour les repas de famille. Il en sortait le plus souvent

nerveux, irrité pour la moindre chose ; un cri de l'enfant lui faisait prendre son chapeau et courir chez quelque camarade, où volontiers il flânait pendant des heures en fumant des cigarettes et en bavardant à bâtons rompus. Il prétendait que les bonnes idées venaient alors à lui, tandis que lorsqu'il les cherchait elles le fuyaient.

De cette façon, Rose était très souvent seule. André, qui rentrait parfois à des heures imprévues, l'avait plus d'une fois surprise tout absorbée ; à son entrée, elle faisait vite disparaître le livre qu'elle lisait ainsi. Une fois, il eut la curiosité de rechercher ce livre : c'était une histoire de la littérature française. Un autre jour, il surprit Martin Duhamel en tête à tête avec sa femme. Ce n'était pas l'heure où Martin avait l'habitude de venir chez eux, et il lui sembla que tous deux étaient gênés par sa présence. Sous un prétexte, André emmena son ami, et, lorsqu'ils furent seuls, il se retourna brusquement et dit :

— Ah ça ! qu'est-ce qui se passe ? Tu es amoureux de ma femme...

Martin Duhamel haussa les épaules, et ses mains dans ses deux poches il dit tranquillement :

— Mon pauvre ami, regarde-moi, ai-je l'air d'un amoureux ? Tu sais de longue date mon avis sur les femmes. Si je fais une exception pour la tienne, c'est que je lui ai reconnu des qualités rares : un cœur d'or, une fidélité et un dévouement que j'aurais *a priori* niés et que je suis forcé pourtant d'admettre. Ta femme songer à moi ? C'te bêtise ! Je ne compte pas plus dans sa vie que le pupitre sur lequel elle écrit ou les livres qu'elle lit. Vois-tu, mon vieux, tu as tellement fait de vaudevilles où il y a des ménages à trois que cela t'a faussé l'esprit. Admets donc une bonne fois qu'il peut y avoir un ami intime qui est un honnête homme, et une femme jolie, charmante et fine, qui adore son mari — bien plus que ce mari le mérite, entre nous soit dit.

— Ce qui n'empêche que Rose est changée, et que tu y es pour quelque chose.

— Parbleu ! Si tu vivais un peu plus chez toi, si tu avais pris la peine d'examiner un peu le cerveau de ta femme comme tu as éprouvé son cœur, il y a beau temps que tu aurais compris ce qui se passait en elle. Ce n'était qu'une ouvrière, à qui l'école primaire n'avait pas appris grand-chose ; mais elle est intelligente, elle a vu que tu rougissais d'elle, que tu l'écartais de ta vie autant que possible. Au lieu de s'indigner, au lieu de te faire payer ta cruauté — car c'était de la cruauté — elle s'est résignée, elle a dit : "C'est si naturel !" Et bravement, silencieusement, elle a fait son éducation. Elle avait besoin d'un professeur ; elle m'avait sous la main et m'a utilisé. Je t'assure que si, tout au fond de mon cœur, j'avais voué à ta femme autre chose qu'un respect tout affectueux, j'aurais bien souffert. Seulement elle ne l'eût jamais deviné.

André prit la main de son ami et la serra de toutes ses forces :

— Pardon, mon vieux camarade, pardon !... Je vais courir auprès de Rose et lui dire que j'ai été aveugle, coupable, une brute, quoi !... mais que je n'ai jamais cessé un instant de l'aimer !

— Tu ne feras pas cela. Elle devinerait que j'ai parlé. Laissons-lui la douce illusion que tu as vu par toi-même et que tout naturellement tu en es venu à l'estimer à sa valeur. Tu as encore beaucoup à faire pour en arriver là.

Rose n'avait jamais été au bal. Le cœur lui battait fort lorsqu'elle entra avec son mari dans les salons brillants de lumières et pleins de monde de M. et Mme Virelay. Serait-elle gauche ? André souffrirait-il en la comparant à d'autres femmes ? Il la regardait beaucoup depuis quelque temps, semblait l'étudier, puis sans rien dire venait à elle et l'embrassait, tendre et aimant comme aux premiers temps de leur

mariage. Lorsqu'elle parut dans leur petit salon en toilette diaphane de tulle blanc sur satin, André et Martin s'étaient récriés. Ils la trouvaient bien mise et jolie ; elle en était si heureuse qu'elle n'avait presque plus eu peur.

Et cependant, malgré tout, André, se demandant éternellement si l'histoire de son mariage ne se découvrirait pas, n'était qu'à demi rassuré. Un danseur vint presque de suite enlever Mme Cerbois, et le jeune mari s'en alla causer avec quelques amis. Il suivait pourtant de loin sa femme, tout étonné de la voir entourée, de femmes aussi bien que d'hommes. Elle ne semblait nullement dépaysée et avait l'air de connaître beaucoup des invités de Mme Virelay. Comment cela s'était-il donc fait ?

Il se faisait déjà tard lorsque André, se trouvant par hasard seul, se faufila à un endroit d'où il pouvait suivre des yeux sa femme. Elle ne dansait pas en ce moment, mais causait gaiement, entourée d'autres jeunes femmes. Et, de toutes, Rose était la plus jolie.

Mme Virelay lui tapa sur le bras avec son éventail et avec un petit sourire moqueur lui dit :

— Eh bien, mon ami, vous savez, elle a un succès fou, votre femme ! Que vous le vouliez ou non, la voilà entrée de plain-pied dans notre monde, où on lui fait fête. Il n'y a qu'un mot pour qualifier votre conduite en cachant si soigneusement votre trésor : le vilain jaloux !

— Je vous assure bien que ce n'est pas la jalousie, c'est autre chose.

— Je sais, la peur que l'ancienne modiste ne perce sous la femme de l'auteur connu.

André tressaillit et regarda Mme Virelay tout hébété. Celle-ci éclata de rire :

— Mais oui, je le sais, et tout le monde le sait. Vous voyez bien que cela ne lui fait pas tort à votre Rose. On s'est avisé un jour de se moquer d'elle. Savez-vous comment elle a riposté ? En racontant son histoire. Cela a suffi. Et si vous rougissez encore de votre femme, vous êtes seul à en rougir. Si on s'avisait jamais de l'attaquer chez moi, c'est à moi qu'on aurait affaire. Voilà tout.

Sur quoi elle le quitta, André resta seul, songeant au passé, songeant aussi à l'avenir, réfléchissant profondément.

Il ne fit nullement part à sa femme de ses réflexions. Mais dès qu'ils furent rentrés chez eux, il lui prit les deux mains, regarda longuement jusqu'au fond de ses beaux yeux et lui dit presque gravement :

— Savez-vous, madame, que votre mari vous aime profondément, tendrement, passionnément ? Savez-vous aussi qu'il est très fier de sa femme ?

Avec un petit cri joyeux, Rose se blottit dans ses bras, comme au jour où il lui avait demandé d'être sa femme. Il lui sembla qu'elle venait une seconde fois de faire sa conquête. Et elle avait raison de le croire !

JEANNE MAIRET.

FIN.

Les enfants ne sont pas des auditeurs ordinaires qui se contentent de simples explications ; leurs yeux ouverts sur vous, leurs interrogations, leurs silences, leurs inattentions, vous obligent à trouver, à créer un langage spécial qui fasse entrer de force les choses dans leur esprit. Il faut être à la fois clair et intéressant, il faut tout simplifier sans rien amoindrir, il faut parler avant tout à leur imagination.

L'imagination est leur faculté maîtresse. La raison n'est chez eux qu'une qualité en germe, une qualité du lendemain ; leur mémoire, si prompte à recevoir les idées et les faits, ne l'est pas moins à les perdre. Comme ils ont besoin de très peu d'efforts pour apprendre, ils oublient beaucoup, car on ne garde bien, en général, que les connaissances que l'on a conquises, et les enfants acquièrent, mais ne conquièrent pas.

# CATALOGUE DE MUSIQUE VOCALE.

Sur réception du prix marqué les morceaux suivants seront envoyés (franc de port) aux personnes qui en feront la demande. Ce catalogue sera suivi de plusieurs autres contenant toutes les nouvelles publications de France et des Etats-Unis. Nous enverrons aussi, sur demande, n'importe quel morceau de chant, piano, ou toute autre publication sur réception du prix.

Absence.....	Beethoven	.30	Drapeau (le) de Carillon.....	Sabatier	.35	LES BAVARDS—c'est l'Espagne.....	Offenbach	.50	
A Colombine.....	Massenet	.50	Drin, drin, drin, Chansonnette....	Margeot	.25	Les myrtes sont fétries.....	Faure	.50	
Adieu, Noble Coursier.....	Heurion	.40	Dur d'oreille, scène comique... F.	Boissière	.35	Les Rameaux.....	Faure	.50	
Ah! dis-moi.....	Rupès	.25	Elle ne croyait pas.....		.35	Les roses, valse.....	Métra	.75	
Ah, non credea.....	Bellina	.65	Endors-toi, Bar.....	Scuderi	.35	L'été—Valse chantée—Mez. Sop.....	Mozaart	.50	
Ailes de l'amour (les).....	A. d'Hack	.25	Fleurs de Mai, valse.....	Wekerlin	.50	Le Sorrent.....	Mozart	.50	
Aimez-moi.....	F. Chopin	.50	Fleurs des Alpes.....	Wekerlin	.50	L'étranger.....	G. Alary	.35	
A la France.....	Planquette	.25	Flora (bolero), difficile.....	Prume	1.00	Lettre d'une cousine à son cousin	C. Lecocq	.35	
Alléluia d'amour.....	Faure	.60	GENEVIEVE DE BRABANT.....	Offenbach	.35	L'oiseau s'envole, Bar.....	Paul et Virginie	.30	
Allons, saisissez.....	L. Clapissou	.50	En passant sous la fenêtre.....		.35	Medjé.....	Gounod	.50	
Alsace et Lorraine.....	Ben. Layoux	.25	Une poule sur un mur.....		.35	Message d'amour, valse ariette.....	Gounod	.75	
Amours et Fleurs.....		.40	Grâce à vous, mesdemoiselles.....		.35	N'effeuillez-pas les marguerites	Villehichot	.25	
Ange du Paradis (Mireille).....	Gounod	.30	Gentil printemps.....	Rivière	.50	Ne t'en souviens-tu pas?.....	Streabboy	.35	
Aubade à la fiancée.....	Gobbaerts	.60	Hymne à la nuit, Bar.....	Gounod	.70	Noel.....	Gounod	.50	
Au printemps.....	Gounod	.50	Il Bacio—Le Baiser, Valse.....	Arditi	.60	Noel (tenor).....	Adam	.40	
Ave Maria.....	Gounod	.75	Il va venir (La Juive).....	Halévy	.50	Nuit d'été, Sop. ou Ténor.....	Lavallée	.50	
Ave Maria.....	Millard	.40	Imprecation, Bar.....	Fesca	.70	Oh! dites-lui.....	Kotschouby	.35	
A vos pieds, hélas, me voilà. (Mireille)	Gounod	.30	J'ai perdu celle.....	N. G. Bach	.40	O Luce di quest' anima.....	Donizetti	.65	
Baisers d'autrefois (les).....	Geo. Donay	.40	Je suis jaloux, valse chantée.....	Rupès	.50	O ma lyre immortelle (Sappho)	Gounod	.75	
Baisers de ma mère.....	E. Arnaud	.50	Jésus de Nazareth, Bar.....	Gounod	.75	O mon cher aimant (la Péricolte)	Offenbach	.50	
Bal de la rose (le).....	Boissière	.35	Je t'aimais.....	Pinsuti	.50	O mon Fernand.....	Donizetti	.50	
Bal d'enfants, Valse.....	Wekerlin	.35	Judith, scène et air.....	J. Concone	.60	Où voulez-vous aller?.....	Gounod	.35	
Bal (le), Valse chantée.....	Mercier	.25	L'Abéille.....	Gariel	.35	Ouvrez.....	J. Dessaner	.75	
BARBE BLEUE—Y a des bergers.....	Offenbach	.35	LA BELLE HELENE—Amours divins	Offenbach	.35	Pauvre France.....		.35	
V'là z'encor de drol's.....		.35	Au cabaret du labyrinthe.....		.35	Pauvres amoureux.....	Tagliafico	.35	
Pierre un beau jour.....		.35	Au mont Ida trois déesses.....		.35	Pensée d'amour.....	Schubert	.30	
Pourquoi qu'ils ni font.....		.35	On me nomme Hélène la blonde.....		.35	Plaisir d'amour.....	Martini	.30	
Bavarde (la), Chansonnette.....	Leduc	.35	Un mari sage.....		.35	Pourquoi?.....	Faure	.50	
Bête du bon Dieu (la).....	A. d'Hack	.25	Venus au fond de nos âmes.....		.35	Prière à la Vierge Marie.....	L. Albini	.50	
Blondina.....	Gounod	.75	Ces rois remplis.....		.35	Quand de la nuit (L'éclair).....	Halivy	.75	
Blondine.....	A. d'Hack	.25	Là, vrai, je ne suis pas coupable.....		.35	Rappelle-toi.....	G. Rupès	.35	
Boléro de la bohémienne (le).....	L. Durand	.50	La Bergeronnette.....	A. Chondens	.50	Réponds, petite fleur.....	Streabboy	.35	
Bonheur, Es-tu là, Ten.....	D. Valentin	.35	La Charité.....	Faure	.50	Robert, toi que j'aime. Cavatine.....		.50	
Bonjour Suzon.....	Léo. Delibes	.50	La course aux papillons.....	L. Bordèse	.25	Romance du Baiser (la Mascotte).....		.50	
Bonsoir, Maman.....	Paolo Tosti	.35	La femme du pêcheur.....	A. Thèvelet	.30	Rose, souviens-toi.....	Rupès	.20	
Bretelles (les) Chansonnette.....	Chaton	.30	La fillette aux chasons.....	Guion	.25	Sancta Maria.....	Faure	.35	
Ca mord, Chansonnette.....	A. d'Hack	.25	L'âge de l'amour.....	Lecocq	.30	Séparation.....	Rossini	.40	
CARMEN, Habanera.....	Bizet	.50	LA GRANDE DUCHESSE.....	Offenbach	.35	Sérénade, Mez. Sop.....	Gounod	.55	
" Les Tringles des Sistes.....		.50	Dites-lui.....		.35	Sérénade.....	Schubert	.50	
" Près des Remparts de Séville.....		.50	Le sabre de mon père.....		.35	Sérénade tirée de Ruy Blas.....	S. Scuderi	.55	
" Chanson de Torriador.....		.60	Ah! que j'aime les militaires.....		.35	Si tu savais.....	Balfe	.55	
Cavatine de Marguerite (Pré-aux-Clercs)	Hérold	\$1.50	Légende du verre.....		.35	Si vous croyez (Chanson de Fortinjo)	Offenbach	.35	
Célébrons le Seigneur.....	Rupès	.50	Allez, jeunes filles.....		.50	Sombres forêts (Guillaume Tell).....		.40	
C'est un oiseau qui vient de France	Boissière	.50	Pour épouser une princesse.....		.35	Soupirs.....	Faure	.50	
C'était une roi de Thulé (Faust).....	Gounod	.30	La Lisette de Béranger.....	Bérat	.35	Souvenir de Rome.....	E. Paladilhe	.60	
Chacun le sait (Fille du Reg).....	Donizetti	.40	La Marseillaise.....		.25	Stances à l'océan.....	Prosper Cadmus	.35	
Chagrin d'amour.....	Mme. Malibran	.30	La Mascotte (duetto).....		.35	Stella, Valse.....	Faure	.75	
Charité (la).....	Faure	.35	La nuit.....	Lalaste	.50	Tant que le jour dure.....	Leo Delibes	.50	
Charlotte Corday.....	Bordèse	.85	La nuit, valse.....	Ghele	.75	Temple, ouvre-toi, bar.....	Gounod	.50	
Chanson Lorraine.....	Lacome	.40	La Pigeonne.....	Bernicot	.25	Tout ici m'le rappelle. Cavatine (Les	Pnritains	Bellini	\$1.00
Chanter et Souffrir.....	Gounod	.30	L'apostat (Basse).....	Bordèse	.30	Tout nous dit d'espérer.....	G. Rupès	.50	
Chant National.....	Lavallée	.25	La reine Mignonne.....	G. Braga	.75	Une fleur pour réponse.....	Marsini	.25	
Colinette, Chansonnette.....	Dufils	.35	L'aurore de l'amour.....	J. Callacots	.40	Un secret.....	G. Alary	.35	
Connais-tu le pays (Mignon).....	A. Thomas	.50	Le Bal d'oiseaux.....	Lacome	.50	Valse des Feuilles.....	Faure	.50	
Cours, mon aiguille.....	V. Massé	.30	Le beau Danube bleu, valse.....	Wekerlin	.75	Va mon vaisseau.....	Streabboy	.35	
Dans le bois, berceuse.....	V. Massé	.35	Le Calvaire.....	Gounod	.50	Vive la France.....	E. Lavigne	.25	
Dans les fleurs, S. T. Bar.....	Faure	.50	Le ciel a visité la terre.....	Gounod	.50	Vous me trompez, Chansonnette	C. E. Cohen	.50	
Dans ma coupe.....	F. Boissière	.35	L'éclat de rire.....	Auber	.40				
David chantant devant Saul.....	Bordèse	.60	Le Crucifix.....	Faure	.35				
Dernier amour.....	Rupès	.30	Le gros chat gris. Chansonnette.....		.30				
Désillusion.....	G. Rupès	.50	L'Ervers du Ciel.....	Moreau	.25				
Deux Sœurs Jumelles (chansonnette).....		.35	Le premier jour de bonheur.....	Auber	.35				
Doute et bonheur (tear).....	M. Graziani	.40	Le printemps, valse.....	Titto Mattei	.75				
			Le Vallon.....	Gounod	.50				
			Le réveil.....	Wekerlin	.35				

## A. FILIATREAU, T,

Editeur du "CANADA ARTISTIQUE,"

Boite 324, P. O.

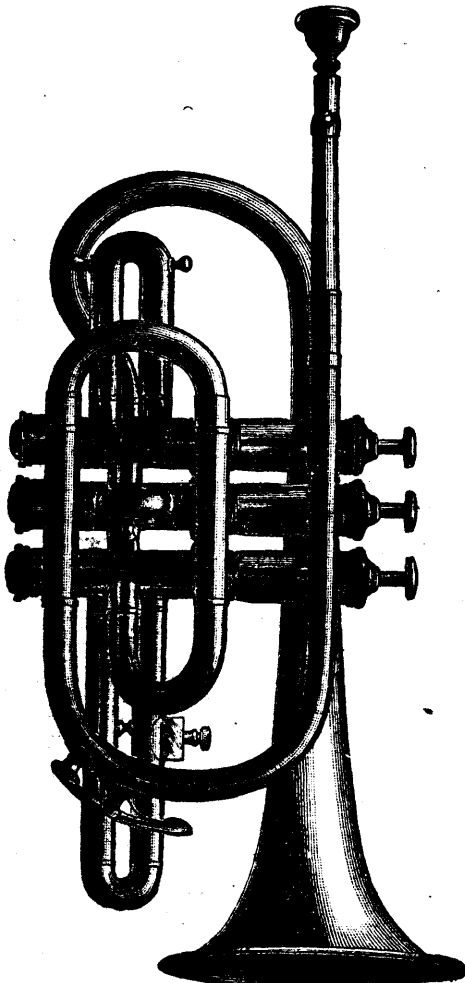
# Instrumente de Musique en Cuivre

POUR FANFARES ET HARMONIES

VENDUS EN DETAIL AU PRIX DU GROS.

LAVIGNE & LAJOIE 1657 Rue Notre-Dame, 01-08 MONTREAL.

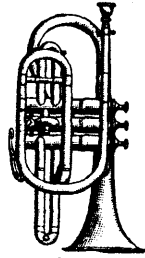
CORNETS A PISTONS (de manufacture française, de Paris)



Bb Cornet, \$12.00.



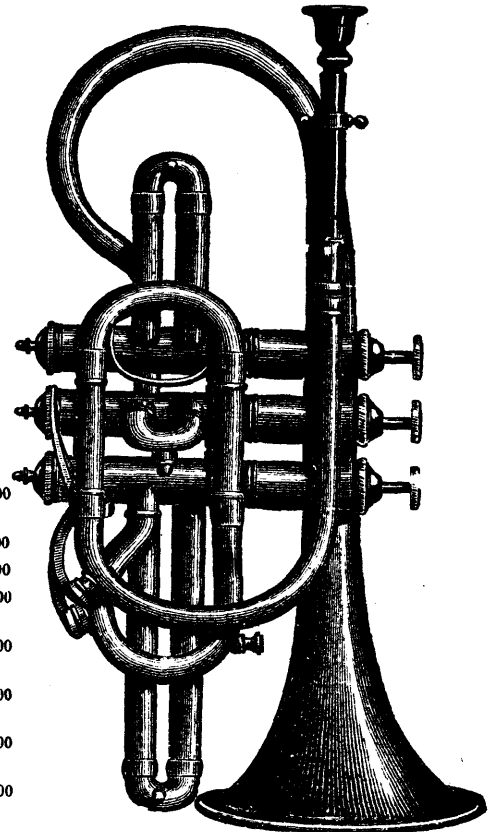
\$8



\$25

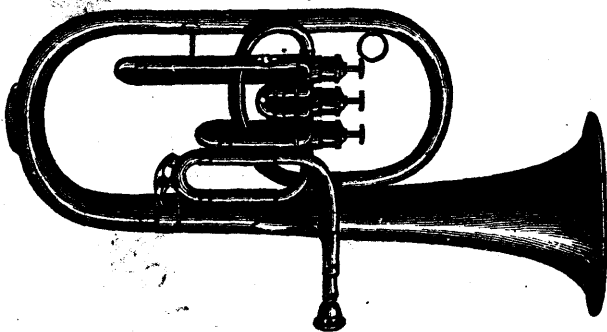


\$16



Cornet Bb, Model Courtois, \$35.

- Cornet Bb, à 3 trois pistons.....\$ 8 00
- Cornet C, avec un ton de rechange en Bb..... 8 00
- Cornet Bb, meilleur..... 10 00
- Cornet Bb, modèle Périnet..... 16 00
- Cornet Bb, modèle Courtois avec 2 clefs pour l'échappement de l'eau. . 25 00
- Cornet Bb, avec clef pour l'eau, modèle Besson (soigné)..... 25 00
- Cornet Bb, modèle Courtois (extra supérieur)..... 35 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) cuivre..... 20 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) nickelé..... 25 00
- Cornet Eb, de...\$10, \$12, \$15, \$20, \$25 et \$30



Alto Eb, Net, \$15 (avec une clef pour l'eau).

- Alto Eb, modèle de l'Alto ci-dessus, net.....\$15 00
- Tenor Bb, " " "..... 18 00
- Baryton Bb, " " "..... 18 00
- Basse Bb, " " "..... 22 00
- Contrebasse E, " " "..... 28 00

## Instrumente de Musique Thibouville Lamy (DE PARIS.)

- Cornets Bb, de..... \$8, \$10, \$16, \$18, \$20, \$25, \$30 et \$35 00
- Cornets Eb, de..... \$10, \$12, \$15, \$18, \$20, \$25 et \$30 00
- Contraltos Bb, de..... \$10, \$12, \$15, \$20 et \$25 00
- Altos Eb, de..... \$18, \$20 et \$25 00
- Tenors Bb, de..... \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Barytons Bb, de..... \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Basses Bb, de..... \$28, \$30, \$35 et \$40
- Contrebasses Eb, de..... \$30, \$35, \$40, \$50, et \$60 00
- Trombones Bb, de..... \$20, \$22, \$25 et \$30 00

## Instrumente de Musique de Henry Pourcelles (DE PARIS.)

- Cornets Bb, de..... \$22, \$25, \$30, \$35 et \$50 00
- Cornets Eb, de..... \$22, \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contraltos Bb, de..... \$20, \$25 et \$30 00
- Alto Eb, de..... \$25 00
- Tenor Bb..... \$30 00
- Baryton Bb..... \$35 00
- Basse Bb..... \$40 00
- Contrebasse Eb..... \$48, \$60 et \$75
- Trombones Bb, de..... \$26, \$30, \$35 et \$40 00
- Trombones Bb, à coulisses, de..... \$18 et \$20 00